

Droits de reproduction réservés pour tous les pays.

La loi française du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple, "toute reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article 40).

LES CAHIERS VERTS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
DANIEL HALÉVY

51

UN HOMME
DE DIEU

PAR

GABRIEL MARCEL

*ex Bence
Ligny
par M. M. M. M.
C. M.*



LIBRAIRIE GRASSET

S. P.

LES CAHIERS VERTS

DERNIERS CAHIERS PARUS :

- | | |
|---|--|
| 35. Albert Thibaudet. — <i>Les Princes Lorrains</i> épuisé | 43. David Garnett. — <i>La femme changée en renard</i> 6.50 |
| 36. André Thérive. — <i>Le plus grand péché</i> épuisé | 44. Pierre Champion. — <i>Françoise au Calvaire</i> épuisé |
| 37. Pierre Dominique. — <i>Notre-Dame de la Sageesse</i> épuisé | 45. Bernard Barbey. — <i>Le Cœur gros</i> 7.50 |
| 38. Albert Malaurie. — <i>La Femme de Judas</i> épuisé | 46. André Maurois. — <i>Dialogues sur le Commandement</i> épuisé |
| 39. René Johannet. — <i>Eloge du Bourgeois français</i> 9 fr. | 47. Comte de Gobineau. — <i>Le Prisonnier chanceux</i> épuisé |
| 40. Princesse Bibesco. — <i>Le Perroquet Vert</i> épuisé | 48. Lucien Romier. — <i>Explication de notre temps</i> épuisé |
| 41. H. de Montherlant. — <i>Les Onze devant la Porte Dorée</i> . épuisé | 49. Louis Roubaud. — <i>Les Enfants de Cain</i> 9 fr. |
| 42. Goethe. — <i>La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister</i> . 15 fr. | 50. François Mauriac. — <i>Le désert de l'amour</i> épuisé |

CAHIERS à PARAÎTRE :

- CH. MAURRAS. — *La Musique intérieure.*
 LOUIS HEMON. — *Monsieur Ripois et sa Némésis.*
 C. F. RAMUZ. — *Joie dans le Ciel.*
 PIERRE CHAMPION. — *Louis XI.*
 ANDRÉ THÉRIVE. — *Les Souffrances perdues.*
 JOSEPH DELTEIL. — *Jeanne d'Arc.*
 ALEXANDRE ARNOUX. — *Suite Variée.*

Le cycle des Cahiers Verts devant être fermé avec le numéro 65, il ne sera plus accepté d'abonnement que pour la série complète.

Le prix de la souscription sera calculé à raison de 6 fr. 40 par cahier pour la France et de 7 fr. 25 par cahier pour l'Étranger.

PRIX de l'ABONNEMENT :

	France	Etranger
Du 51° au 65° cahier inclus	96. »	108.75
Du 52° au 65° cahier inclus	89.60	101.50
Etc., Etc.		

Les Abonnements par séries de Dix Cahiers sont supprimés.

« LES CAHIERS VERTS »

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

51

DU MÊME AUTEUR

LE SEUIL INVISIBLE. (Grasset)

LE CŒUR DES AUTRES. (Grasset) (coll. des Cahiers Verts)

L'ICONOCLASTE. (Stock)

LE QUATUOR EN FA DIÈSE. (Plon-Nourrit)

UN

HOMME DE DIEU

QUATRE ACTES

PAR

GABRIEL MARCEL

PARIS

BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1925

CE CINQUANTE-ET-UNIÈME CAHIER, LE QUATRIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-CINQ. A ÉTÉ TIRÉ A SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VENT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I à XL; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XLI à CXL; ET SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 141 à 6740; PLUS DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA CRÈME, NUMÉROTÉS H. C. 1 à H. C. 10 ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES DE PRESSE NUMÉROTÉS EXEMPLAIRES DE PRESSE 1 à 500.

Exemplaire de presse 131

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1925.

⁹²⁰¹
Jeudi 6 août. 12h à 28h

Un homme de bien
4 actes de Gabriel Marcel

PERSONNAGES

CLAUDE LEMOYNE.
DOCTEUR FRANCIS LEMOYNE.
MICHEL SANDIER.
MÉGAL.
FRED JUNOD.
LE PETIT RENÉ.
EDMÉE.
OSMONDE.
MADAME LEMOYNE.
MADEMOISELLE AUBONNEAU.
FÉLICIE.

Richard Weiss
Montpel
Fabre
Buckan
Froost
Engel
Meyses

Jeuneur



16.7.42

UN HOMME DE DIEU

ACTE PREMIER

Le salon des Lemoyne. Ameublement froid et banal. Au mur, des « paraboles » de Burnand, et une reproduction de la Vierge de saint Sixte.

SCÈNE I

OSMONDE, MÉGAL

(Ils sont debout ; Mégal n'a pas quitté son pardessus.)

MÉGAL

Je vous demande pardon, Mademoiselle. Je vois que vous étiez encore à table. D'ailleurs, j'avais dit à la bonne de ne pas vous déranger.

OSMONDE

Asseyez-vous, je vous en prie. *(Mégale s'assied.)* Cela n'a aucune importance. Le dimanche nous déjeunons très tard. Il y a toujours des personnes qui ont à parler à mon père à la sortie du temple. Du reste, nous avons fini.

MÉGAL

Si j'ai bien compris, vous aviez été assez aimable pour offrir de sortir un moment avec les enfants cet après-midi... Je voulais m'assurer que vraiment je n'abuserais pas...

OSMONDE

En aucune façon. Par exception, j'ai mon après-midi libre.

MÉGAL

Je ne sais comment vous remercier... d'autant que je me demande ce que j'aurais fait de ces petites aujourd'hui. La bonne est sortie pour la journée, et je vais à Épinay.

OSMONDE

Madame Mégal ?...

MÉGAL

Il n'y a pas de changement. D'ailleurs une maladie comme celle-là... si on peut appeler cela une maladie.

OSMONDE

Est-ce qu'elle souffre ?

MÉGAL

C'est impossible à dire. Elle se plaint continuellement, mais... les médecins m'assurent qu'il y a là-dedans une part énorme d'autosuggestion.

OSMONDE

Ah ?

MÉGAL

Et ça, c'est même le seul trait qui me rappelle ce qu'elle était. Parce qu'autrement, ce n'est pas la même personne... *(Plus bas.)* On ne peut même plus dire que ce soit une personne.

OSMONDE

Je ne sais pas si Suzanne vous a dit qu'elle m'a très bien répondu ce matin à l'école du dimanche.

MÉGAL

Allons, tant mieux.

OSMONDE

Du reste, je suis aussi très satisfaite d'Yvonne.

MÉGAL

Ce sont de bonnes petites... Et alors où allez-vous les emmener cet après-midi ?

OSMONDE

Mais je ne sais pas au juste.

MÉGAL

Si par hasard, je ne rentrais pas trop tard d'Épinay, nous pourrions faire comme il y a quinze jours...

OSMONDE, *évastve*

Nous verrons, nous nous fierons à l'inspiration.

MÉGAL, *l'examinant*

C'est joli, cette écharpe, ça vous va très bien. (*Un silence.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMÉE, CLAUDE, M^{me} LEMOYNE

EDMÉE, *à Mégal qui s'est levé*

Mais, Monsieur, je vous en prie... (*A M^{me} Lemoigne.*)
Mère, je vous présente Monsieur Mégal qui habite
au-dessus de chez nous. Monsieur Mégal est le père
des petites filles que vous avez rencontrées hier, dans
l'escalier.

M^{me} LEMOYNE

Monsieur, je suis charmée...

CLAUDE

Vous prendrez bien une tasse de café ?

MÉGAL, *debout*

Je vous remercie, mais je suis obligé d'aller en ban-
lieue. Je disais à Mademoiselle Osmonde combien je
lui suis reconnaissant de tout ce qu'elle fait pour mes

fillettes. Elle est encore venue l'autre soir leur faire
réciter leurs leçons ; tout à l'heure, elle veut bien les
emmener à la promenade...

EDMÉE, *sèchement*

Mais, Monsieur, du moment qu'elle en a le temps,
rien ne peut être plus naturel.

MÉGAL

Je ne suis pas de cet avis. Ne vous dérangez pas,
je vous en prie. Au revoir, cher Monsieur... Madame...
Mademoiselle... (*Il s'incline devant M^{me} Lemoigne et sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MÉGAL

M^{me} LEMOYNE

Ce Monsieur paraît tout à fait bien.

EDMÉE

Nous ne le connaissons pas du tout.

M^{me} LEMOYNE

Le regard est franc... beaucoup de bonté dans la
bouche...

OSMONDE

Un peu de café, grand'mère ?

M^{me} LEMOYNE

Un fond de tasse seulement, chérie... Ton oncle Francis me gronderait. Voilà, assez, assez.

CLAUDE

En somme, pourquoi Francis n'est-il pas venu déjeuner avec toi ?

M^{me} LEMOYNE

Il avait un malade à voir aux environs de Paris. Du reste, il viendra me chercher *(Batissant la vote.)* Je crois qu'il a un mot à te dire.

EDMÉE

Comment ?

M^{me} LEMOYNE

Je dis qu'il doit venir me chercher.

EDMÉE

Vous savez que nous ne le voyons jamais. *(A Claude.)* Ton frère n'est pas venu plus de deux ou trois fois depuis les vacances.

M^{me} LEMOYNE

Il faut dire aussi qu'il est tellement occupé... Je me rends bien compte depuis que je suis ici... L'hôpital, les visites, les rendez-vous, les communications à l'Académie... je me demande comment il y résiste.

(A Claude.) Du reste, c'est comme toi, mon cher enfant ; oh ! ce n'est pas moi qui te reprocherai de faire tout ton devoir et plus que ton devoir, comme disait ton cher papa. Mais cette paroisse me paraît bien, bien lourde. Avec ça, prends-tu assez d'exercice ? Vous y veillez, n'est-ce pas, Edmée ?

EDMÉE

Nous nous portons tous à merveille.

M^{me} LEMOYNE

Cette vie de Paris est déjà si fatigante par elle-même... quand on compare à Lausanne. Votre café est délicieux, il faut me donner l'indication pour Francis.

EDMÉE

Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. Il doit venir de chez l'épicier d'en face. Vous m'excuserez, mère ? il faut que je trouve une lecture pour mon Union de jeunes filles.

(Elle s'agenouille devant une bibliothèque basse.)

M^{me} LEMOYNE

Mais pour en revenir à ce monsieur, tu t'occupes régulièrement de ces deux mignonnes petites filles, Osmonde ? c'est si gentil de ta part !

OSMONDE

Je leur consacre un moment de temps en temps.

M^{me} LEMOYNE

Leur maman ?...

EDMÉE, qui feuillette un livre

Leur mère est internée.

M^{me} LEMOYNE

Mais quelle horreur !

EDMÉE, à Osmonde

Je m'étonne un peu que tu puisses disposer de ton après-midi. Noël tombe mercredi en quinze, et il me semble que tu as encore beaucoup à faire d'ici là.

OSMONDE

Je suis en avance cette année, au contraire.

EDMÉE

Ton ouvrage pour ta marraine est à peine commencé.

M^{me} LEMOYNE

Je suis triste de penser que je ne verrai pas votre arbre de Noël. Mais Henri et Loulette comptent sur moi. Ce serait un horrible crève-cœur si je n'étais pas là-bas pour les fêtes. C'est si difficile de contenter tout le monde... Le malheur des familles trop unies.

EDMÉE, à Osmonde

Tu te rappelles la *Petite Orpheline du Prieuré* ?

OSMONDE

Montre. (*Edmée continue à feuilletter le livre.*)

M^{me} LEMOYNE

Moi je me rappelle ; c'est tout à fait délicieux. Du reste tous ces livres adaptés de l'anglais sont ravissants.

EDMÉE, déposant le livre

Ça m'a l'air effroyablement sentimental, et ces petites filles ne sont déjà que trop disposées à larmoyer pour des niaiseries.

CLAUDE

L'important c'est de les intéresser.

EDMÉE

Pas à n'importe quel prix.

M^{me} LEMOYNE

Un petit peu de romanesque ne nuit pas... Un tout petit peu. (*A Osmonde.*) Qu'en penses-tu, chérie ?

OSMONDE, qui s'est levée

Je n'ai pas d'avis.

EDMÉE

Tu n'oublies pas que Mademoiselle Gentil compte sur toi à cinq heures pour lui faire la lecture.

OSMONDE, *énervée*

Sois tranquille.

EDMÉE

C'est très joli de se créer de nouvelles obligations...

OSMONDE

Au revoir, grand'mère. Qu'est-ce que tu fais cet après-midi, papa ?

CLAUDE

J'ai une ou deux lettres à écrire. Et mon allocution pour demain à préparer.

EDMÉE

Le petit Simonin ?

M^{me} LEMOYNE

Je suis sûre que vous n'oubliez jamais rien, Edmée, c'est merveilleux !

OSMONDE, *avec apreté*

Non, maman n'oublie jamais rien, maman est terrible. *(Elle sort.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins OSMONDE

M^{me} LEMOYNE

La chère petite est un peu nerveuse.

CLAUDE, *à sa femme*

Elle n'a peut-être pas assez le sentiment qu'on lui fait confiance.

EDMÉE

Moi je ne demanderais pas mieux. Mais avec ses allures tranquilles Osmonde est une impulsive, je m'en aperçois tous les jours.

CLAUDE

Je me demande si en notant ainsi les défauts de quelqu'un on ne les exagère pas, pour ainsi dire. Tu ne crois pas, maman ?

EDMÉE

Alors il faut fermer les yeux ?

CLAUDE

Je ne dis pas ça, mais notre façon de traiter les autres...

EDMÉE

Je connais, mais on va loin avec cette théorie-là...

M^{me} LEMOYNE

Moi, en tous cas, je suis enchantée de ma petite fille... Vous savez qu'on organise maintenant des conférences à Lausanne pendant le semestre d'été, des excursions, des...

CLAUDE

Toi, je te vois venir.

M^{me} LEMOYNE

Naturellement.

CLAUDE

Mais je n'ai aucune envie de te prêter ma fille.

EDMÉE

On en reparlera. (*A Claude.*) Alors, qu'est-ce que tu réponds à Monsieur Junod ? (*A M^{me} Lemoyne.*) Le pasteur de la Chaux de Fonds nous demande de lui indiquer une pension pour son fils qui vient préparer une licence. Vous savez, Fred.

CLAUDE

Si tu crois que nous pouvons décentement lui offrir la petite chambre...

EDMÉE

Un jeune homme doit pouvoir s'en accommoder, vous ne trouvez pas, mère ?

M^{me} LEMOYNE

Mais moi, je m'en serais contentée si Francis ne m'avait pas forcée à descendre chez lui. Du reste je suis merveilleusement.

CLAUDE

Alors je vais lui écrire dans ce sens. (*Il sort.*)

SCÈNE V

EDMÉE, M^{me} LEMOYNEM^{me} LEMOYNE

Mais Fred est un très jeune homme : est-ce que vous ne craignez pas qu'Osmonde...

EDMÉE

C'est un dadais. Je ne pense pas qu'Osmonde ait beaucoup de goût pour ce genre. Non, ce n'est pas ce que je redouterais pour elle.

M^{me} LEMOYNE

Est-ce que vous voulez dire que vous avez d'autres craintes ?

paraît vous avoir bouleversée à l'époque. Non ? Un secret sans doute ? Qui ne lui appartenait pas...

(Geste évastif de M^{me} Lemoynes.)

M^{me} LEMOYNE

Seulement, bien entendu, si vous avez cette inquiétude...

EDMÉE, *après lui avoir jeté un regard interrogateur*

Ah bon, vous parlez d'Osmonde à présent... je n'y étais pas. Inquiétude, c'est beaucoup dire. Je me méfie, voilà tout.

M^{me} LEMOYNE

Il me semble pourtant qu'elle tient tellement de son père...

EDMÉE

Vous trouvez ?

M^{me} LEMOYNE

Au moral en tous cas...

EDMÉE, *d'un ton ambigu*

Oui, oui...

M^{me} LEMOYNE

Comme disait mon pauvre mari : « c'est le même son d'âme. »

EDMÉE

Je n'ai pas encore eu le privilège d'entendre l'âme de ma fille.

M^{me} LEMOYNE

Mais Claude, s'il partageait vos inquiétudes, m'aurait sûrement...

EDMÉE

Claude vous dit tout ?

M^{me} LEMOYNE

Tout ce qu'il a le droit de me dire.

EDMÉE

Du reste, quand je vois le petit volume qu'il vous expédie chaque semaine...

M^{me} LEMOYNE

Je ne pourrai jamais dire assez tout le bien que m'a fait cette correspondance. J'ai reçu récemment de vieilles lettres de Claude ; il y en a qui sont si belles, si poignantes que j'ai failli en recopier des passages pour vous.

EDMÉE

De quand datent ces lettres ?

M^{me} LEMOYNE

Des premières années de votre mariage.

EDMÉE

Et vous dites qu'elles sont poignantes ?

M^{me} LEMOYNE

Claude a passé à cette époque par une crise de conscience très douloureuse. Vous savez bien qu'il a même songé un moment à abandonner son ministère.

EDMÉE

Comment ?

M^{me} LEMOYNE

Vous n'allez pas me faire croire que vous ne vous êtes doutée de rien.

EDMÉE

De rien. Les premiers temps de notre vie conjugale ont été... nous n'étions pas précisément intimes alors. Mais je vous demande encore une fois de me dire avec précision de quand datent ces lettres. Sont-elles antérieures... à dix-neuf cent trois, par exemple ?

M^{me} LEMOYNE

Elles sont toutes antérieures à dix-neuf cent trois. Pourquoi cette question ?

EDMÉE

Mère, ce n'est pas la peine de faire semblant, je vous assure. Déjà, tout à l'heure, vous vous êtes... chut !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE

Te rappelles-tu l'adresse des Junod ? Je ne peux plus mettre la main sur sa lettre. Est-ce toujours rue Karl-Marx ?

EDMÉE

Il me semble qu'ils ont déménagé ; vous ne vous rappelez pas, mère ?

M^{me} LEMOYNE

Je ne suis pas restée en relations avec eux. Ils sont devenus tout à fait bolchevistes, comme tout le monde à la Chaux de Fonds, du reste. Ton père, qui avait tant de bon sens, en était déjà effrayé.

EDMÉE

C'est étonnant que tu ne retrouves pas cette lettre ; je l'ai mise ce matin dans le casier des lettres non répondues.

CLAUDE

Ah bon !...

EDMÉE

Enfin, Claude, je t'ai dit une fois pour toutes... ayez donc de l'ordre dans cette maison !

CLAUDE

L'ordre à ce point-là, moi ça me rend fou. Allons je termine, et je reviens. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

EDMÉE, M^{me} LEMOYNE

EDMÉE

Alors cette crise de conscience... Voyons, Claude n'est pas homme à avoir jamais connu certaines angoisses. Tout est si clair pour lui, si simple. Heureusement, mon Dieu ! qu'est-ce que je serais devenue autrement ?

M^{me} LEMOYNE

Nous avons tous une grande dette envers lui, c'est certain.

EDMÉE

Oh ! mais ce n'est pas du tout de reconnaissance que je veux parler. On ne remercie pas quelqu'un d'être ce qu'il est. *(Avec un accent profond.)* Alors vous êtes sûre que c'est avant dix-neuf cent trois ?

M^{me} LEMOYNE

Après cette époque, au contraire, c'est comme si le calme se faisait ; on dirait qu'il voit une lumière qu'il n'avait pas encore aperçue.

EDMÉE

Une lumière ?

M^{me} LEMOYNE

Oui, celle qui ne se montre que lorsqu'il fait complètement nuit. *(Un silence.)* Pourquoi riez-vous ?

EDMÉE, *sourdemment*

Ah ! c'est beau, les promesses !

M^{me} LEMOYNE

Quelles promesses ?

EDMÉE

Il m'avait promis que vous ne sauriez jamais rien.

M^{me} LEMOYNE

Mais enfin, Edmée...

EDMÉE

Oh, ce n'est plus la peine de chercher à me tromper... Ce secret... notre secret... il l'a... le misérable !..

M^{me} LEMOYNE

Lui, un misérable ! vous osez l'insulter !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLAUDE, une lettre à la main

CLAUDE

Ma lettre est terminée. Si tu sors, tu pourras la mettre à la poste.

EDMÉE

C'est dimanche. Je crois qu'elle ne partira plus. D'ailleurs ce n'est pas à un jour près. Ou bien... Tu peux me la donner tout de même... Quelle heure est-il ? *(Un mouvement désordonné trahit son bouleversement intérieur.)*

CLAUDE

Mais qu'est-ce que tu as, Edmée ?

EDMÉE

Rien... rien du tout.

CLAUDE

Maman...

EDMÉE

Te retrouverai-je tout à l'heure ?

CLAUDE

Il paraît que Francis doit venir. Je l'attendrai.

EDMÉE

Oui, mais toi... toi... Je ne resterai pas longtemps. *(Plus bas.)* Je voudrais te retrouver seul, comprends-tu ? Là-bas je m'arrangerai, il y aura bien quelqu'un pour me remplacer.

M^{me} LEMOYNE

Moi, Edmée, je serai partie quand vous rentrerez.

EDMÉE

Au revoir, mère. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

CLAUDE, M^{me} LEMOYNE

CLAUDE

Que se passe-t-il ?

M^{me} LEMOYNE

Mon pauvre enfant, j'ai commis une imprudence. Je ne sais pas comment j'ai été entraînée... *(Elle est au bord des larmes.)* Au fond, l'étonnant est que ce ne soit pas arrivé beaucoup plus tôt. Edmée vient de découvrir que tu m'avais tout raconté. *(Un silence.)*

CLAUDE, *fortement*

Tant mieux... Vois-tu, maman, ce mensonge vis-à-vis d'elle me pesait terriblement ; combien de fois ne me le suis-je pas reproché ! Si je n'avais pas eu je ne sais quelle vague appréhension, il y a des années que je lui aurais avoué...

M^{me} LEMOYNE

Quel mot !

CLAUDE

J'avais pris l'engagement de ne rien te dire.

M^{me} LEMOYNE

Parce qu'elle l'avait exigé. Mais de quel droit avait-elle émis cette prétention ?

CLAUDE

N'importe ; j'avais promis.

M^{me} LEMOYNE

Enfin rappelle-toi : elle menaçait de partir, peut-être même de... Alors !... les promesses qu'on fait à un malade !...

CLAUDE

En tous les cas, depuis qu'Edmée est revenue à la santé, depuis que je l'ai guérie, j'aurais dû tout lui dire ; elle aurait compris. Toi-même, tu dis toujours qu'il faut avoir confiance. D'ailleurs quand j'ai fait

cette promesse, je comptais la tenir. Et puis, un jour... je ne sais pourquoi... je ne me sentais pas plus seul que d'habitude : je t'ai tout écrit.

M^{me} LEMOYNE

Tu n'as pas à t'excuser

CLAUDE

Je l'ai traitée comme une enfant.

M^{me} LEMOYNE

Et puis enfin, Claude, depuis le temps...

CLAUDE

Le regard qu'elle avait tout à l'heure quand elle est sortie, oh ! je l'ai bien reconnu... Maman, tout ce que j'avais durement conquis, je viens peut-être de le perdre.

M^{me} LEMOYNE

Par ma faute.

CLAUDE

Non. Je suis seul coupable. Tout à l'heure je lui demanderai de me pardonner.

M^{me} LEMOYNE

Tu t'humilierais de la sorte devant celle qui... moi d'abord je sais bien que je ne pourrai jamais lui pardonner.

CLAUDE

Le pardon, maman, ça n'a de sens qu'entre elle et moi.

M^{me} LEMOYNE

Elle ne méritait pas quelqu'un comme toi.

CLAUDE

Quand je songe à tout ce que ce pardon m'a apporté à moi... à cette paix intérieure... ce sentiment d'une force qui veut avec vous, mais non pas à votre place... C'est bien depuis ce jour-là que le monde s'est illuminé pour moi. Auparavant, je tâtonnais dans la nuit... L'épreuve, maman. Avant ces terribles mois ce mot-là me semblait creux. Mais quand on a vécu ce que j'ai vécu...

M^{me} LEMOYNE

Elle s'en est si peu doutée !

CLAUDE

Le meilleur de l'épreuve, c'était justement qu'elle ne comprit pas. J'étais tout seul... avec Lui. Et alors, peu à peu, quand j'ai senti qu'elle reprenait confiance... La façon dont il lui arrivait de me regarder quand elle croyait que je ne faisais pas attention ! Cet appel muet dans ses yeux ! C'était comme si j'aidais quelque chose à vivre... quelque chose de si fragile... quelque chose qui avait tant de chances de mourir. Les pre-

miers temps, quand je rentrais le soir, mais je m'attendais toujours à apprendre qu'elle était partie pour le rejoindre ! Je suis sûr que pendant très longtemps elle y a encore songé... elle a cru qu'elle y songeait. Mais en réalité entre elle et lui il y avait une force. Et puis un jour j'ai eu brusquement la certitude que c'était fini — qu'elle n'y pensait plus — que nous avions gagné. Il ne faut pas pleurer, maman. Je n'aurais pas dû remuer tous ces souvenirs...

M^{me} LEMOYNE

Elle va encore te faire du mal.

CLAUDE

C'était bon autrefois, au temps où nous n'avions pas encore souffert. Mais à présent, nous ne pourrions plus. Chacun a porté aussi la croix de l'autre, chacun a saigné pour l'autre. Nous sommes comme enrichis — meilleurs, oui meilleurs...

M^{me} LEMOYNE

Ah ! tu exprimes tout ça si bien !

(Elle s'essuie les yeux.)

CLAUDE

On vient de sonner deux coups. Ce doit être Francis ; tu m'excuses ? la bonne est sortie, il faut que j'ouvre moi-même.

(Il sort.)

M^{me} LEMOYNE, seule, à elle-même

Trop bon, trop généreux. (*Elle secoue la tête d'un air désolé.*)

SCÈNE X

LES MÈMES, FRANCIS

CLAUDE

Mon vieux, tu aurais dû venir déjeuner.

FRANCIS

J'avais un malade à voir à Jouy-en-Josas ; je ne suis rentré qu'à deux heures.

M^{me} LEMOYNE

Quand as-tu déjeuné ?

FRANCIS

Il y a une demi-heure, au bar automatique. (*A Claude.*) Alors ça va ? je viens de voir quelqu'un du consistoire qui m'a parlé de toi. Dis donc, mais ils m'ont l'air de te tenir en haute estime ! Il paraît que tu as galvanisé la paroisse, que les membres de ton église ne jurent que par toi.

M^{me} LEMOYNE

Pourquoi ne viens-tu jamais l'entendre ?

FRANCIS

Qu'est-ce que tu veux ? ce n'est pas ma partie. (*A Claude.*) Maman t'avait prévenu que j'aurais un mot à te dire ?

CLAUDE

Oui, mais je ne sais pas du tout de quoi il s'agit.

FRANCIS

Écoute, maman, comme je te l'ai dit... naturellement tu peux rester ; mais tu sais que je vais être obligé d'aborder avec Claude un sujet assez pénible. Je ne voudrais pas te bouleverser inutilement.

M^{me} LEMOYNE

• Si je ne suis pas de trop, je préférerais...

FRANCIS,

Il s'agit de... Michel Sandier.

CLAUDE

Ah ! (*Mouvement de M^{me} Lemoigne.*)

FRANCIS

Michel Sandier est venu récemment me consulter.

M^{me} LEMOYNE

C'est inouï.

FRANCIS

Il n'y a rien là d'extraordinaire ; il sait, par les journaux médicaux, qu'il paraît lire assidûment, que mes recherches portent précisément sur l'affection très grave dont il est actuellement atteint.

CLAUDE

Alors, c'est une affection... ?

FRANCIS, *à mi-voix*

Oui. Incurable dans l'état actuel des choses. *(Haut.)* Il avait d'ailleurs une autre raison pour tenir à me voir, moi.

M^{me} LEMOYNE

Ah !

FRANCIS

Maman, tu vois bien que Claude a du sang-froid.

M^{me} LEMOYNE

Il en a trop. Moi, rien que le nom de ce misérable...

FRANCIS

Michel Sandier n'a plus que peu de temps à vivre, et il se sait perdu. Je dois même dire qu'il envisage sa situation avec une lucidité et un calme qui m'ont frappé.

M^{me} LEMOYNE

Probablement une espèce de pose.

CLAUDE

Maman !

FRANCIS

Il a mené depuis des années une existence sur laquelle je ne lui ai pas demandé de s'appesantir, mais qui n'est naturellement pas étrangère à son état présent.

CLAUDE

Et alors ?

FRANCIS

Il paraît avoir été conduit à faire sur lui-même, sur le passé, certains retours... ou en tous cas...

CLAUDE

C'est à propos d'Osmonde ?

FRANCIS

Oui.

M^{me} LEMOYNE

Enfin, tu ne veux pas dire?..

FRANCIS

Il a procédé très prudemment, mais je le voyais venir. Il m'a dit incidemment qu'il t'avait connu autrefois et qu'il avait eu l'occasion de t'entendre... dans je ne sais quel temple.

CLAUDE

Il s'est informé d'Edmée ?

FRANCIS

Il m'a simplement demandé si « ma belle-sœur allait bien aussi ». C'était très difficile pour lui d'aller plus loin ; d'abord, n'est-ce pas ? il n'avait aucune raison de supposer que j'étais au courant du passé, et puis de toutes façons... Je voyais ce malheureux se débattre avec ces questions qui ne sortaient pas. Il ne faut pas m'en vouloir si je lui ai un peu tendu la perche.

M^{me} LEMOYNE

Mais, Francis !...

FRANCIS

Je lui ai simplement dit : « Mais c'est vrai, il me semble vous avoir rencontré autrefois à Saint-Loup de Talvas, quand mon frère y était pasteur. » Rien de plus. C'est curieux la puissance d'un nom. Il est devenu tout pâle. Il se taisait, il avait les yeux baissés comme ça et il me dit : « Oui, j'avais une maison à Saint-Loup. » Moi, je fais semblant de me rappeler tout d'un coup. « Tiens, oui, c'est vrai, je me souviens : cette grande maison au-dessus du village ; vous l'avez toujours ? — Non, je l'ai vendue. — On avait une belle vue de là-haut. » Il se tait de nouveau. Nous étions debout, tu comprends. L'examen était fini

naturellement. Je fais un pas vers la porte, il ne bouge pas. « Avez-vous encore quelque chose à me demander ? — Oui », comme dans un souffle. Il me prend les mains, et il me regarde anxieusement dans les yeux comme pour découvrir ce que je sais. Je ne bronche pas. Alors lui : « Est-ce que vraiment vous n'avez aucune idée de ce que j'ai à vous demander ? » Que fallait-il répondre ? Si vous saviez comme j'avais peu envie de jouer plus longtemps à cache-cache avec ce mourant...

M^{me} LEMOYNE

Je suis sûre qu'il n'est pas si malade que tu veux bien le dire.

FRANCIS

Il n'a plus que quelques mois à vivre, et il le sait.

CLAUDE

Alors ?

FRANCIS

Et bien ! je lui ai dit qu'il n'avait rien à m'apprendre. Oh ! Claude fera ce que bon lui semblera. Il est entièrement libre. J'estime que moi, je ne pouvais pas agir autrement.

CLAUDE, à Francis

Tu as eu raison.

M^{me} LEMOYNE

Tu étais censé ne rien savoir, c'est même une trahison vis-à-vis de moi.

CLAUDE

Quelle hypocrisie !

FRANCIS

Je termine. Il demande à voir sa fille avant de mourir.

M^{me} LEMOYNE

Enfin quels droits a-t-il sur cette enfant ?

FRANCIS

C'est une autre question.

M^{me} LEMOYNE

C'est la seule ! D'ailleurs, tu n'avais pas le droit de te charger de cette commission.

CLAUDE

Maman, tu dis trop souvent qu'on a le droit, qu'on n'a pas le droit.

M^{me} LEMOYNE, à Francis

Tu connais ton frère, tu sais qu'il est trop bon, trop généreux. Je le lui disais encore tout à l'heure.

FRANCIS

En ce moment tu préjuges de sa décision.

M^{me} LEMOYNE

Oh ! je connais mon Claude.

FRANCIS

Nous n'avons pas à l'influencer.

M^{me} LEMOYNE

On ne m'empêchera pas de donner mon avis.

FRANCIS

Ça n'a pas de sens.

M^{me} LEMOYNE

Mon avis formel.

FRANCIS

Personne ne peut se mettre à sa place.

M^{me} LEMOYNE

Sa mère le peut. Voir sa fille ? il n'a tout de même pas la prétention qu'on aille révéler à notre petite chérie...

CLAUDE

Il peut voir Osmonde ici, en visite, comme n'importe qui.

M^{me} LEMOYNE

Tu ne peux pas laisser cet homme entrer chez toi. Ce serait scandaleux... ce serait immoral. Enfin, Francis...

FRANCIS

Je n'ai rien dit.

CLAUDE

Maman, j'ai pardonné.

M^{me} LEMOYNE

A elle peut-être.

CLAUDE

A elle sûrement.

M^{me} LEMOYNE

Pas à lui.

CLAUDE

C'est-à-dire que la vie ne m'avait pas encore forcé à me le demander.

M^{me} LEMOYNE

S'il n'avait pas la chance d'être malade...

FRANCIS

Oh ! maman.

M^{me} LEMOYNE

Et tu crois qu'il se contentera de voir Osmonde en visite ? Dieu sait quelle prétention il émettra par la suite !

CLAUDE

C'est une épreuve qui se présente à moi : je dois la vivre au jour le jour.

FRANCIS

Ici je ne te suis pas, mon vieux. Il ne faut tout de même pas se laisser entraîner dans un engrenage. Tu dois garder ta pleine liberté d'action.

CLAUDE

Écoutez ; il m'est intolérable de discuter plus longtemps là-dessus... en dehors d'Edmée.

FRANCIS

Il serait pourtant fichtrement imprudent de la mettre au courant. Ah, réfléchis, mon petit ! Tu risques de la bouleverser dangereusement. C'est un cas où j'estime que tu peux et que tu dois décider seul.

CLAUDE

Je ne suis pas de cet avis.

FRANCIS

Comprends-moi bien ; je ne redoute pas une minute

que mise en présence de ce malheureux elle puisse éprouver l'ombre d'un je ne sais quoi de...

CLAUDE

Francis !

FRANCIS

Mais du dégoût, une espèce d'horreur, ça, dame... et alors, pense aux répercussions possibles d'une pareille secousse sur une organisation fragile. Je te demande pardon, mon vieux, mais enfin tu sais parfaitement que ta femme n'est pas ce qu'on peut appeler une nature équilibrée ; et tu vas de gaieté de cœur l'exposer à un risque pareil ? Il ne peut pas être question qu'elle le revoie ; et même lui répéter simplement ce que je t'ai dit, je trouve ça...

CLAUDE, *douloureusement*

Osmonde est leur fille... et puis... non, je ne peux pas prendre cette responsabilité pour elle.

FRANCIS

Permits, permits ; sous un prétexte quelconque Michel vient te voir un jour où ta femme est sortie.

M^{me} LEMOYNE

Je m'en vais.

FRANCIS

Maman, voyons... et où Osmonde est à la maison.

CLAUDE

Et Osmonde devra cacher cette visite à sa mère ?

FRANCIS

Là, il y a une petite difficulté, je te l'accorde. Un biais à trouver...

CLAUDE

Je ne le chercherai pas.

FRANCIS

Oui ; eh bien ! je ne...

CLAUDE

Plutôt que de mentir encore à Edmée j'aimerais mieux refuser carrément.

FRANCIS

Dans ce cas-là, refuse en effet. Ce pauvre diable, après tout...

CLAUDE

C'est toute notre relation qui est en jeu. Si j'ai réussi à créer entre nous de la confiance, de l'intimité, vous...

FRANCIS

Tu risques de remettre tout ça en question.

CLAUDE

Comment ?

FRANCIS

Je n'en sais rien, mais je le sens.

M^{me} LEMOYNE

Enfin pendant toutes ces années, s'est-il soucié d'Osmonde ?

FRANCIS

Que veux-tu ? il avait des compensations. A présent, c'est moins drôle ; et puis il faut prendre ça comme une obsession de malade.

CLAUDE, à Francis

Tu m'as blessé tout à l'heure en parlant d'Edmée comme tu l'as fait. Il me semble pourtant qu'elle a prouvé ce qu'elle vaut. Enfin regarde sa vie ! Est-il possible de s'acquitter plus complètement de ses devoirs, de mener une existence plus remplie, plus utile ?...

FRANCIS

Eh bien, c'est peut-être ça qui me fait peur, justement.

CLAUDE

Comment ?

FRANCIS

C'est cette vie exemplaire, oui, c'est cette austérité, cette régularité qui m'inquiètent. Tout ça, je ne sais

pas, moi, c'est une espèce de sommeil. Il me semble quelquefois que ta femme dort sa vie. *(Ils n'ont pas pris garde qu'Edmée est entrée ; brusquement ils découvrent qu'elle est là.)* Eh bonjour, Edmée !

(Un silence.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, EDMÉE

M^{me} LEMOYNE, avec un empressement factice

Alors cette Union de jeunes filles ? comme vous rentrez de bonne heure, Edmée !

EDMÉE

On n'avait pas besoin de moi.

M^{me} LEMOYNE

C'est dommage que vous vous soyez dérangée pour rien. Heureusement avec le CD... ces autobus sont si commodes... *(Un silence.)* Est-ce qu'il pleut en ce moment ?

EDMÉE

Je ne sais pas, peut-être quelques gouttes, je n'ai

pas fait attention. Vous m'aviez tous l'air très animés quand je suis entrée.

M^{me} LEMOYNE

Mais c'est-à-dire...

CLAUDE

Je te raconterai.

M^{me} LEMOYNE

Oui, oui, il vous racontera.

EDMÉE, à Francis

Je vous enverrai peut-être un de ces jours une petite qui vient à mon ouvrage et qui m'a tout l'air de faire de la tuberculose.

FRANCIS, qui s'est levé

A votre disposition. Tu viens, maman ?

EDMÉE

Vous vous sauvez déjà ?

M^{me} LEMOYNE

Quand se revoit-on ?

FRANCIS

Venez dîner un de ces jours.

M^{me} LEMOYNE

Mais tu n'as pas peur qu'Eugénie ?... Elle n'a pas

l'air très bien disposée en ce moment ; trois couverts de plus...

(La suite se perd. Claude et Edmée les accompagnent et reviennent aussitôt.)

SCÈNE XII

CLAUDE, EDMÉE

CLAUDE

Je suis content que tu sois rentrée de bonne heure.

EDMÉE

Écoute-moi un instant, Claude.

CLAUDE, la regardant

Oui, je sais.

EDMÉE

A propos de ta mère ?

CLAUDE

Oui.

EDMÉE

D'abord ça m'a bouleversée. Non, laisse-moi finir, mon chéri. (Elle lut a pris les matras) Et puis j'ai réfléchi.

J'ai-eu probablement tort à ce moment-là d'exiger cette promesse. Mais l'idée que quelqu'un saurait m'était épouvantable.

CLAUDE

Oui, oui.

EDMÉE

Surtout ta mère. Elle vous juge tellement, avec ses airs d'indulgence.

CLAUDE

Edmée !

EDMÉE

Enfin, n'importe. Qu'il n'en soit plus question, voilà tout.

CLAUDE

Ma chérie, c'est si généreux de ta part. J'avais peur que tu...

EDMÉE

Ne parle pas de générosité, veux-tu ?.. Évidemment tu n'avais pas d'obligation envers moi, c'était fou de croire le contraire.

CLAUDE

Quand j'ai pris cet engagement, je t'affirme...

EDMÉE

Oui, au moment même. Mais ne discutons pas, je te répète que je comprends, ou en tout cas...

CLAUDE

Tu me pardonnes ?

EDMÉE

Ne te moque pas de moi, Claude.

CLAUDE

Je disais encore tout à l'heure à maman...

EDMÉE

Est-ce que vous parliez de ça tous les trois quand je suis entrée ? Va, j'aime mieux que tu ne me répondes pas. Alors ton frère aussi, naturellement. *(Un silence, ses mains se crispent.)*

CLAUDE

Quand tu me reproches d'avoir abusé d'une espèce de soi-disant supériorité...

EDMÉE

Je ne te reproche rien. Le fond d'une situation est ce qu'il est. *(Accentuant le mot.)* Tu m'as tout de même « pardonné ».

CLAUDE

Ma chérie, tu sais pourtant bien ce que ce mot signifie à mes yeux, je t'ai expliqué.

EDMÉE

Oui, tu m'as expliqué dés tas de choses.

CLAUDE

Quels remords tu me donnes ! sans ce mensonge...

EDMÉE

Il y a seulement une question que je voudrais te poser. Ta mère a fait tout à l'heure allusion devant moi à une crise de conscience, par laquelle tu aurais passé à un moment donné... Ce n'est pas pour te reprocher de ne m'avoir pas mise alors dans la confidence... Non ; c'est seulement à propos de la date.

CLAUDE

Comment ?

EDMÉE

A quelle époque as-tu traversé ces angoisses ?

CLAUDE

Ça ne se laisse pas dater comme une maladie physique.

EDMÉE

Pourquoi as-tu l'air embarrassé ?

CLAUDE

Non, pas du tout. Ce doit être en dix-neuf cent deux.

EDMÉE

Donc à un moment où tu n'avais encore aucun soupçon ?

CLAUDE

Aucun.

EDMÉE

Et c'est par la suite que tes inquiétudes se sont dissipées ?

CLAUDE

Mais, tu comprends bien, ça n'a pas été l'affaire d'un jour ou d'un mois... Ç'a été plutôt comme une lente transformation de moi-même, une sorte d'éclosion.

EDMÉE

N'y ai-je été pour rien ?

CLAUDE

Comment ?

EDMÉE

Moi... enfin ce que j'ai fait contre toi... ma trahison envers toi... Est-ce un simple hasard si c'est après avoir appris la vérité que tu as retrouvé... ta confiance en Dieu ?

CLAUDE

Il m'est impossible de te répondre. Un hasard... non, ce n'est sûrement pas un hasard.

EDMÉE

C'est tout ce que je voulais savoir.

CLAUDE

Je ne pense pas qu'il y ait du hasard dans ce domaine-là. (*Edmée ne répond pas, elle a été chercher un ouvrage sur lequel elle se penche.*) Je voudrais tant te faire saisir ce qui s'est passé alors en moi.

EDMÉE

Peut-être est-ce trop difficile.

CLAUDE

Dans les premiers temps de notre mariage...

EDMÉE, *relevant la tête vers lui*

Tu tiens vraiment à revenir là-dessus ?

CLAUDE

C'était comme si je n'arrivais jamais à t'atteindre ; je sentais que j'étais toujours à côté. Tu ne m'écoutes pas.

EDMÉE

Mais si, mais si.

CLAUDE

Ce manque de contact entre nous m'était atroce. Il me semblait que le don essentiel me faisait défaut. Avec cela tu te rappelles toutes les déceptions que j'ai eues à Saint-Loup, avec mes catéchumènes ; l'histoire de la petite Génévrier.

EDMÉE, *toujours penchée sur son ouvrage*

Je vois mal le rapport.

CLAUDE

Mais tout se tient. Ces doutes dont tu parles, c'est au fond sur mes aptitudes, sur ma vocation, si tu veux, qu'ils portaient.

EDMÉE

Oui, j'étais... un de tes ratés.

CLAUDE

Tu sais comme je suis peu sûr de moi.

EDMÉE

Non, je ne sais pas...

CLAUDE

Et alors de proche en proche... Quand on n'a plus foi en soi-même, c'est comme si le sol se dérobaît sous vos pas. Il ne reste rien... Naturellement, je ne ressentais pas ça tout le temps. C'était plutôt comme

des accès de découragement de plus en plus fréquents. Chacun me laissait diminué intérieurement, affaibli, effrayé de ma faiblesse. Tu saisis ?

EDMÉE

Vaguement.

CLAUDE

Alors est survenue cette... *(il a un geste.)*

EDMÉE

Épreuve.

CLAUDE

Cette fois, c'était vraiment le vide absolu. J'étais complètement seul. Ma femme, mon enfant me manquaient à la fois. Il me sembla d'abord que je n'y résisterais pas. C'est vrai, tu sais. Et puis, peu, à peu ç'a été comme si une lumière se montrait.

EDMÉE

Décidément !

CLAUDE

Quoi ?

EDMÉE

Je constate seulement qu'il n'y a pas deux façons de dire ces choses là.

CLAUDE

Ce qui arrivait là avait un sens. C'était comme un appel lancé au plus profond de moi-même. Il fallait le comprendre.

EDMÉE

Dieu te parlait.

CLAUDE

Pour la première fois j'étais mis en présence de moi-même, j'allais avoir à découvrir à qui j'avais affaire, et c'est peut-être le sentiment de mon infinie faiblesse qui m'a sauvé.

EDMÉE

Au fond, c'est toi seul qui étais important, bien entendu.

CLAUDE

J'ai prié avec une ferveur que je ne me connaissais pas.

EDMÉE

Pour qui priais-tu ?

CLAUDE

Pour nous deux, pour que Dieu me donnât la force de l'être accourable, et petit à petit j'ai eu comme le sentiment que ma souffrance tendait à se changer en une force vivante et efficace.

EDMÉE

Oui... En somme...

CLAUDE

Qu'y a-t-il ?

EDMÉE

Rien. Je trouve tout ça merveilleux. *(Un silence.)*

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OSMONDE

CLAUDE

Vous avez fait une bonne promenade ?

EDMÉE

Qui t'a ouvert ?

OSMONDE

Félicie est rentrée. Il pleut, les petites étaient fatiguées, elles en avaient assez.

EDMÉE

Que vas-tu faire à présent ?

OSMONDE

Je suis venue chercher un livre pour leur faire un peu la lecture.

EDMÉE

N'oublie pas Mademoiselle Gentil à cinq heures... Osmonde !

OSMONDE, *nerveux*

Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

EDMÉE

Est-ce que tu ne crois pas qu'on pourrait suggérer à ce monsieur de prendre une gouvernante ?

OSMONDE

Enfin, maman...

EDMÉE

Tu déploies là une complaisance qui n'est pas dans ton caractère.

OSMONDE

Papa, je te fais juge...

EDMÉE

Ces petites sont quelconques, tu me l'as dit toi-même.

OSMONDE

Elles sont très mignonnes.

EDMÉE

Enfin, je suis décidée à écrire à monsieur Mégal que tes occupations ne te permettent pas de te consacrer plus longtemps à ses enfants.

OSMONDE

Ce sera un mensonge.

EDMÉE

Ce sera rigoureusement exact.

OSMONDE

Papa, je te demande de m'écouter ce soir cinq minutes. Rien que cinq minutes. N'est-ce pas ? *(Elle sort.)*

SCÈNE XIV

CLAUDE, EDMÉE

CLAUDE

Je n'y suis pas du tout.

EDMÉE

Il faudrait pourtant voir clair. *(Un silence.)*

CLAUDE, *d'une voix mal assurée*

J'avais autre chose à te dire. A propos de ce que Francis est venu m'apprendre tout à l'heure.

EDMÉE

Eh bien ?

CLAUDE, *comme à lui-même*

Mon Dieu ! c'est peut-être lui qui avait raison... mais je ne peux pas.

EDMÉE

C'est donc si grave ?

CLAUDE

C'est angoissant.

(Edmée se rapproche de lui.)

EDMÉE, *avec douceur*

Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE

Ah ! j'ai besoin de ta tendresse.

EDMÉE, *amèrement*

Si j'en étais sûre...

CLAUDE

Eh bien... il a été consulter Francis, il est très malade.

EDMÉE

De qui parles-tu ? *(Claude la regarde fixement.)* Ah...

CLAUDE

Francis dit que son état est extrêmement grave. Il paraît qu'il est méconnaissable. Et il demande à voir la petite... une fois.

EDMÉE

Il faut refuser.

CLAUDE

Je ne sais pas.

EDMÉE, *avec énergie*

Il faut refuser

CLAUDE

Pourquoi faut-il refuser ?

EDMÉE

Je ne peux pas l'expliquer, mais j'en suis sûre. Ce n'est pas possible, enfin, tu le sens bien.

CLAUDE

Écoute, ma chérie, je n'ai pas le droit de te cacher la vérité. Francis dit qu'il est condamné à très bref délai. Comprends-moi. Tu as peut-être raison, je ne sais pas. Mais enfin es-tu tout à fait sûre que ce n'est

pas une espèce de lâcheté ?... *(Edmée a une sorte de frémissement)* Tu ne le verrais pas. Il viendrait en visite un jour où tu serais sortie.

EDMÉE

Tu as déjà tout arrangé dans ta tête ! Mais c'est épouvantable. Mais qui es-tu donc ? mais tu n'es pas un homme.

CLAUDE

C'est un mourant.

EDMÉE

Alors, pour toi le passé est aboli, non avenu. Qu'il m'ait serrée dans ses bras, qu'il m'ait pressée contre son cœur...

CLAUDE

Tais-toi.

EDMÉE

Oh ! tu peux tout entendre. Ce n'est pas le sang-froid qui te manque quand il s'agit de moi.

CLAUDE

Mais c'est monstrueux, Edmée, ce que tu dis là...

EDMÉE

Cette grandeur d'âme à bon marché me fait horreur.

CLAUDE

A bon marché ! Mais quand je t'ai pardonné...

EDMÉE

Si tu ne m'as pas pardonné parce que tu m'aimais, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton pardon ?

(Elle éclate en sanglots).

ACTE II

Le soir du même jour.

Le cabinet de travail de Claude. Une longue pièce étroite avec de hautes bibliothèques pleines d'in-octavo brochés ; au milieu une table-bureau encombrée de papiers sur laquelle est placée une lampe à pétrole. Il est huit heures. Claude est assis et lit. On frappe à la porte.

SCÈNE I

CLAUDE, OSMONDE

CLAUDE

Qu'est-ce que c'est ?

OSMONDE, à la cantonade

C'est moi, papa.

CLAUDE

Entre, ma petite. *(Osmonde entre à gauche)* Eh bien ! voyons, qu'est-ce qu'il y a ? D'abord, est-ce que tu ne crois pas que ce n'est pas très gentil pour maman

de tenir à me parler à part ? (*Mouvement d'Osmonde.*) Si je lui demandais de venir aussi, hein ?

OSMONDE

Dans ce cas-là je m'en irai.

CLAUDE

Osmonde !

OSMONDE

C'est justement à propos de maman... enfin de maman et de moi... Alors, tu comprends... Vois-tu, papa, je ne suis pas heureuse.

CLAUDE

Ma chérie !

OSMONDE

Oh ! mais pas heureuse du tout. L'autre jour à la réunion de prières tu disais que notre bonheur est en nous.

CLAUDE

Tu sais bien que c'est vrai.

OSMONDE

Pour moi en tous cas, ce n'est pas vrai... il me semble qu'il n'y a en moi que de quoi me faire souffrir. Ou s'il y a autre chose, c'est tellement caché, tellement... Oh ! maman sait bien que je ne suis pas heureuse, et je crois qu'elle m'en veut.

CLAUDE

Mais enfin qu'est-ce qui te... y a-t-il une raison spéciale ?

OSMONDE

Il y aurait plutôt toutes les raisons. Je te demande pardon, je te fais de la peine en ce moment.

CLAUDE

Ma chérie, il faut tout me dire... et même pourquoi ne m'avoir pas parlé plus tôt ? est-ce que tu ne crois pas que c'est affreux pour moi?..

OSMONDE

Je t'en prie.

CLAUDE

Enfin je devrais pourtant voir clair en toi... Si même les cœurs les plus proches sont impénétrables...

OSMONDE

Ce doit être justement parce que je suis trop près... Tu me demandes pourquoi je ne t'ai pas parlé plus tôt. Il m'est bien difficile de te répondre.

CLAUDE, *amèrement*

Tu n'avais pas confiance en moi, probablement.

OSMONDE

Oh ! si, papa, je n'ai confiance qu'en toi.

CLAUDE

Et ta mère, Osmonde ?

OSMONDE

Maman, c'est quelqu'un qui ne vous aide jamais. D'abord elle juge tellement tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait ; et moi ça me paralyse, mais à un point... Et toi tu es si occupé, tu as tant de soucis, toutes ces misères à soulager. On dirait toujours qu'on te vole à quelqu'un. Et puis, évidemment, à côté de tout ce que tu vois...

CLAUDE

Tu me dis que tu as toutes les raisons de ne pas être heureuse.

OSMONDE

Ça veut dire que lorsque je regarde devant moi, je ne vois rien, la vie ne m'attire pas.

CLAUDE

Comment ?

OSMONDE

Oui, pour toi, la vie, n'est-ce pas ? c'est un cadeau de Dieu, quelque chose de grand, de magnifique ; la Vie ! quand tu dis ce mot-là, ta voix tremble. Et moi, au contraire, ça me paraît dérisoire, insignifiant. Ma vie...

CLAUDE

Pourtant tu as devant toi... *(il a un geste.)*

OSMONDE

Le mariage... les enfants... c'est ça que tu veux dire ?

CLAUDE

Oui. *(Un silence.)*

OSMONDE

Regarde autour de nous. Henriette Bellanger, Jeanne Schild... elles sont mariées, elles ont des enfants... je ne trouve rien à envier dans ces vies-là. Pas seulement à envier. Rien d'intéressant.

CLAUDE

Tu ne crois pas que c'est bien superficiel de juger comme tu le fais ?

OSMONDE

Elles ont des existences étroites, difficiles...

CLAUDE

Alors c'est ça ?

OSMONDE, *nerveuse*

Mais laisse-moi donc t'expliquer... Admettons qu'elles soient heureuses, je n'en sais rien ; ça veut dire qu'elles ont des maris qui ne les trompent pas...

CLAUDE

Ma chérie !

OSMONDE

Des enfants qui poussent sans trop de peine, avec seulement trois ou quatre maladies en moyenne, chaque année. Non, moi ça ne me dit rien. Je ne vois pas à quoi riment ces existences-là. Si la mienne doit être taillée sur le même patron...

CLAUDE

Mais il n'y a pas de patron. Chacune de ces vies a sa beauté secrète.

OSMONDE

Secrète, oui, tu peux le dire !

CLAUDE

Son originalité intime, il faudrait la vivre pour pouvoir l'apprécier.

OSMONDE

Merci : la mienne me suffit... tout de même, si ce n'étaient que des exemplaires tirés par milliers, par millions, comme des journaux, comme des tracts... Oui, c'est ça, des tracts.

CLAUDE

Est-ce qu'il n'y aurait pas un petit peu d'orgueil au fond de tout ça ?

OSMONDE

Tu sais, sans l'orgueil...

CLAUDE

Se conformer aux lois de la vie, les faire siennes, les vouloir à son tour...

OSMONDE

C'est un mot. Qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas...

CLAUDE

Ce n'est pas un mot, ma chérie, c'est une grande vérité. Recevoir pour donner.

OSMONDE

Recevoir quoi ? donner quoi ? et puis justement si c'est pour transmettre à d'autres qui transmettront à leur tour, à quoi bon ce jeu ? cette course perpétuelle dans le brouillard ?

CLAUDE, *l'attrant à lui*

Alors, ce désarroi, au fond, ça signifie que tu...

OSMONDE

Quand on est comme moi il faudrait pouvoir trouver un appui dans la foi des autres... Jusqu'à présent, ta foi m'a soutenue, ta foi à toi... Mais quand on est trop angoissé, ça ne suffit pas. En ce moment...

CLAUDE

Alors, tu as une tristesse ?

OSMONDE

Pas une tristesse.

CLAUDE

Une inquiétude ?

OSMONDE

Plutôt.

CLAUDE

Tu ne veux pas me la dire ? (*Machinalement il a tiré sa montre.*)

OSMONDE

Tu as regardé ta montre ?

CLAUDE

Tu sais bien que je suis forcé de sortir tout à l'heure.

OSMONDE, *amèrement*

Tu as trop d'obligations, papa... Sentir qu'on n'est qu'un numéro entre la fille-mère de la rue de l'Ouest et la paralytique de l'avenue du Maine... si tu crois que c'est ça qui facilite les confidences... Et puis, c'est peut-être aussi que tu en reçois trop de tout le monde... C'est presque ton métier. Ça me glace un peu.

CLAUDE

Mais, ma chérie, voyons, toi, tu sais bien que c'est tout spécial.

OSMONDE

Oui, enfin je suis hors série.

CLAUDE

Tu parles comme ta mère.

OSMONDE

Ah ! tu trouves ?

CLAUDE

Oui ; du reste, quand elle avait ton âge...

OSMONDE

Eh bien ! ça ne va pas avoir l'air gentil du tout, mais je t'avoue que l'idée d'épouser même quelqu'un comme toi... quelqu'un qui aurait une âme comme la tienne... ça me ferait peur. Et alors épouser un médiocre, ce serait encore pire. La vie est effrayante.

CLAUDE

Mais cette inquiétude, ma chérie...

OSMONDE

Oh, je sais tout ce que tu vas me dire. Tu as fait un sermon là-dessus, le mois dernier.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE

On a sonné, Osmonde, et tu sais que Félicie est sortie.

OSMONDE

A cette heure-ci ? qui est-ce que ça peut être ?

*(Elle sort.)**(Un silence.)*

EDMÉE

Tu sors, ce soir ?

CLAUDE

Oui, mais il est trop tôt. Forstmeyer ne sera chez lui qu'à dix heures.

EDMÉE

L'idée de te faire venir à une heure pareille...

CLAUDE

Il se ménage si peu lui-même...

EDMÉE

Du reste, pour l'intérêt que présentera cette conversation...

CLAUDE

Il y a tout de même là une grande idée.

EDMÉE

Surtout de grands mots... Cette fusion des Églises... d'ailleurs, au fond, tu n'y crois pas plus que moi.

CLAUDE

Si nous n'y croyons pas, il est certain qu'elle ne se fera pas.

OSMONDE, *rentrant*

C'est Eugénie qui apporte une lettre d'oncle Francis pour toi, papa.

EDMÉE

Tiens !

CLAUDE

Il y a une réponse ?

OSMONDE.

Eugénie ne sait pas. Elle est furieuse qu'on lui donne une course à faire un dimanche. *(Claude a ouvert la lettre ; Edmée lit par-dessus son épaule ; elle a un violent sursaut.)* Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

EDMÉE

Ce n'est pas possible !

CLAUDE

Osmonde, veux-tu dire à Eugénie qu'il n'y a pas de réponse.

(Osmonde sort.)

EDMÉE

On ne peut pas courir ce risque. Fais dire au concierge que tu es sorti... ou que je suis souffrante... enfin ce que tu voudras ; mais s'il vient, qu'on ne le laisse pas monter

CLAUDE

C'est impossible. Qu'est-ce que ce serait que ce mensonge ?

EDMÉE

Tu mens à ta femme, pas à ton concierge. Et puis, d'abord, puisque tu dois réellement sortir... Claude, c'est un malade.

CLAUDE

Justement.

EDMÉE

Enfin, tu vois bien, il est retourné tout à l'heure chez ton frère. C'est une obsession. C'est un fou ; je m'oppose à ce qu'il entre ici.

CLAUDE

Ma chérie, un peu de sang-froid.

EDMÉE

Encore ! Claude, nous marchons sur la tête. Mais si moi, je consentais à recevoir cet homme, ton devoir serait de t'y opposer. *(A Osmonde qui rentre à ce moment.)* Laisse-nous un instant, ma petite.

OSMONDE

Vous parliez de moi ?

EDMÉE

Il n'est pas question de toi.

OSMONDE

Papa, tu ne répètes pas ce que je t'ai dit ?

EDMÉE

Qu'est-ce que c'est encore que ces secrets ?

CLAUDE, à Osmonde

C'est à propos de cette lettre que je viens de recevoir.

EDMÉE

Tu n'as pas d'explications à donner.

OSMONDE

Vous avez l'air bouleversés.

CLAUDE

Mais non, un peu... embarrassés ; ta mère et moi nous ne sommes pas tout à fait d'accord. *(Osmonde les regarde avec méfiance et sort lentement.)*

EDMÉE

Tu m'as entendu, je m'oppose à ce que cet homme entre ici.

CLAUDE

J'attends que tu sois calme.

EDMÉE

Toi quand je pense que je ne t'ai jamais vu en colère !... *(Elle est en proie à une sorte de tremblement nerveux.)* Si tu crois que je ne devine pas ce que tu penses en ce moment ! tu me méprises parce que je suis bouleversée.

CLAUDE, à voix basse

Ma chérie, mais ta croix, je la porte avec toi.

EDMÉE

Claude, tu es mon mari, tu n'es pas un prêtre.

CLAUDE, de même

Ce qui nous arrive là est voulu ; cela ne peut pas être... un accident. Edmée, cette épreuve...

EDMÉE

Toujours cet horrible mot !

CLAUDE

Nous devons la vivre en chrétiens.

EDMÉE

Tu n'as pas de quoi la vivre en homme.

CLAUDE, à mi-voix

Tu ne veux pas prier avec moi ?

EDMÉE, sur un ton de supplication

Fais dire que tu n'es pas là. Osmonde ! *(Elle sort. Claude reste seul, il se concentre dans une méditation silencieuse, ses mains se joignent, un long silence.)*

EDMÉE, rentrant

Je ne sais pas où elle est, je descends. *(Claude ne répond pas)* Claude ! mais enfin pourquoi ?... est-ce pour lui ou pour nous ?

CLAUDE, lentement

Si nous reculons devant cette rencontre, cela prouvera... je ne sais pas... que le passé n'est pas mort, que nous ne l'avons pas surmonté. Ce serait lâche... ce ne serait pas digne de nous. Voyons, de quoi as-tu peur ?

EDMÉE

De tout.

CLAUDE

Quelqu'un a dit : « La peur est le signe du devoir. »

EDMÉE

Tu sais que c'est faux. Mon Dieu, tu raisones, tu fais des citations. Le devoir ! Qu'est-ce que le devoir a à faire là-dedans ? Ah ! écoute ! si c'était tout de même une comédie que tu te joues à toi-même, une espèce de pose!...

CLAUDE

Une comédie...

EDMÉE

Sans que tu t'en doutes.

CLAUDE

Voilà où nous en sommes !

(On entend la voix d'Osmonde à la cantonade : « Mais donnez-vous donc la peine d'entrer, Monsieur, mon père est là, je vais lui demander. »)

OSMONDE, *entrant*

Papa, c'est un monsieur qui voudrait te voir.

(Claude pâlit.)

EDMÉE, *les yeux fixés sur Claude*

Le nom de ce Monsieur ?

OSMONDE

Monsieur Sandier.

EDMÉE

Où étais-tu à l'instant, s'il te plaît ?

OSMONDE

Je suis juste allée dire bonsoir aux petites d'en haut.

EDMÉE

Ah ! bien !...

OSMONDE

Ce monsieur montait l'escalier quand je suis redescendue... J'avais pris la clef, il est entré avec moi.

EDMÉE

Alors, Claude, nous recevons ce monsieur ? *(Geste vague de Claude.)*

OSMONDE, *à Claude*

Mais qu'est-ce que tu as ?

EDMÉE

Ton père n'est pas tout à fait bien.

OSMONDE, *allant à Claude, tendrement*

Qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE

Une sorte de vertigo.

OSMONDE

Je vais dire à ce monsieur que tu ne peux pas le recevoir. *(Un silence.)*

EDMÉE

Non, qu'il entre... C'est quelqu'un que nous avons connu autrefois, ton père et moi.

(Osmonde sort, on l'entend dire : « Monsieur, si vous voulez bien entrer par ici... »)

SCÈNE III

LES MÊMES, MICHEL

(Michel Sandier est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, de haute taille, mais voûté, son visage est profondément creusé par la maladie.)

MICHEL, s'inclinant

Madame... Monsieur... Je suis confus de me présenter à cette heure indue.

CLAUDE

Mon frère m'avait prévenu que nous aurions peut-être le plaisir de vous voir ce soir... Inutile, n'est-ce pas, de vous présenter notre fille ? La présentation s'est faite toute seule.

MICHEL, se tournant vers Osmonde

En effet, c'est Mademoiselle qui...

CLAUDE

J'ai cru comprendre que vous étiez seulement de passage à Paris ?

MICHEL

Oui, il se peut que je reparte dès demain.

EDMÉE, avec effort

Et vous êtes ici depuis ?...

MICHEL

Depuis une semaine... Mais je ne supporte pas Paris, je n'y respire pas. *(Un silence.)*

CLAUDE

J'ai eu moi-même autrefois beaucoup de peine à m'y habituer.

MICHEL

Pourtant vous n'êtes pas venu ici directement de l'Ardèche ?

CLAUDE

Non, j'ai eu d'abord une paroisse dans le Nord, à Esquerchin, près de Lille.

MICHEL

Ce doit être un enfer.

CLAUDE

Mais non, ces années-là nous ont laissé de beaux souvenirs, n'est-ce pas, Edmée ?

EDMÉE

Tout dépend...

MICHEL

Je me doute que Monsieur Lemoyne ne parle pas de la nature.

CLAUDE

Quoique ces vastes espaces tristes ne soient pas sans grandeur.

MICHEL

Moi, quand je passe par là en chemin de fer, je baisse le store.

CLAUDE

La population est très attachante.

MICHEL

Ah ?

CLAUDE

Nous avons été témoins, ma femme et moi, de bien des scènes touchantes. Les *Pauvres Gens* de Victor Hugo...

MICHEL

Mademoiselle Osmonde, nous sommes de vieilles connaissances, sans que vous vous en doutiez. Je vous ai vue quand vous étiez toute petite, au temps où j'habitais à Saint-Loup de Talvas une grande maison un peu au-dessus du presbytère. Je venais souvent chez vos parents, et je vous revois telle que vous étiez à ce moment-là... J'ai repassé par Saint-Loup, il y a quelques mois.

CLAUDE

Je suppose qu'il n'y a pas grand'chose de changé depuis notre temps.

MICHEL

On a construit une petite scierie qui gâte la vue. D'ici dix ans, il n'y aura plus un paysage intact.

CLAUDE

Pourtant, une scierie...

MICHEL

On ne voit qu'elle.

OSMONDE

Alors, c'est comme l'usine à gaz à Fonville-Saint-Vincent. Nous avons une petite villa sur la falaise, on avait une vue étendue, mais il y avait un gazomètre dans le fond.

CLAUDE

Moi, je n'ai jamais fait attention à ce gazomètre.

OSMONDE

Toi, tu as de la chance, papa ; tu ne vois jamais que ce qui te plaît.

MICHEL

Attendez donc, Fonville-Saint-Vincent, mais j'y suis passé en auto l'année dernière. C'est entre Dieppe et le Tréport ?

OSMONDE

Parfaitement.

MICHEL

Ça m'a paru affreux. Des cubes de nougat poussiéreux, entre deux talus de fortifications. *(Osmonde rit.)*

CLAUDE

Tu t'y es pourtant plu, Osmonde.

EDMÉE

Naturellement.

OSMONDE

Au fond, on ne peut jamais avoir d'opinion sur un endroit qu'à la longue, et quand je pense à Fonville, c'est sans enthousiasme, je t'assure !

MICHEL

Ceci me paraît très juste ; il n'y a que le souvenir qui soit vrai, qui soit nous-mêmes.

CLAUDE

Nous avons là quelques relations très agréables ; et puis enfin la mer... la mer... Je suis tout étonné de ce que tu dis.

EDMÉE

Tu es bien bon de prendre ces boutades au sérieux.

MICHEL

Tenez, en musique par exemple, c'est pareil. L'impression instantanée est presque toujours trompeuse.

CLAUDE

Là, je me récusé.

MICHEL

Est-ce que Mademoiselle Osmonde ?...

OSMONDE

J'aime beaucoup la musique, mais j'ai si rarement l'occasion d'en entendre.

MICHEL

Et vous ne jouez d'aucun instrument ? Je crois me rappeler que Madame votre mère...

EDMÉE

Il y a vingt ans que j'ai tout abandonné.

MICHEL

Vous aviez, si je me souviens bien, un excellent Érard dont vous...

EDMÉE

Nous l'avons donné.

MICHEL

Dans une vie comme la vôtre, si absorbée, si pleine, c'est une tentation, un piano.

EDMÉE

A Esquerchin, nous n'aurions même pas eu la place de le mettre.

MICHEL

C'est dommage. *(Un silence.)* En repassant par Saint-Loup de Talvas, j'ai pris une ou deux photographies. *(A Osmonde.)* Cela vous intéressera peut-être, Mademoiselle; vous devez avoir souvent entendu parler de ce petit coin. *(Il passe à Osmonde deux ou trois petites photographies.)*

OSMONDE, regardant

Elles sont excellentes, ces photos.

MICHEL

C'est un bon petit appareil.

OSMONDE

Regarde donc, papa ! *(Claude regarde par-dessus son épaule.)*
Quelle lumière transparente ! et ces pins sur le ciel !

MICHEL

Vous aimez les pins ?

OSMONDE

Si je les aime ! papa, tu te rappelles, près du lac Chiberta. Leur ligne, leur odeur, et puis, vous savez la flexion des branches quand il y a du vent...

MICHEL, d'une voix altérée

J'aime aussi beaucoup tout cela.

CLAUDE, brusquement

Mon Dieu ! mon rendez-vous !

EDMÉE

N'y va donc pas.

CLAUDE

Forstmeyer rentre exprès pour me voir.

EDMÉE

Tu n'en sais rien du tout.

CLAUDE

Déjà l'autre fois, j'ai dû lui faire faux bond.

EDMÉE

Ce n'était pas ta faute.

CLAUDE

Non, c'est impossible... *(Avec gêne, à Michel.)* Si vous aviez quelque chose de particulier à me dire, peut-être pourrions-nous descendre ensemble ? *(Michel ne répond pas.)* Il est vrai que c'est à deux pas, nous n'aurions guère le temps... Je suis désolé. Si j'avais été prévenu plus tôt... *(On le sent désespéré.)*

MICHEL, qui s'est levé

Peut-être pourrions-nous convenir d'un autre rendez-vous.

CLAUDE

Mais si vous repartez demain ?

MICHEL

Ce n'est pas encore décidé.

CLAUDE

Alors... Vous arrangerez cela avec ma femme... Au revoir, et pardon de vous quitter ainsi...

(Il sort.)

SCÈNE IV

MICHEL, EDMÉE, OSMONDE

MICHEL

Je vois que Monsieur Lemoyne est excessivement occupé

OSMONDE

Mon père est trop consciencieux. *(Elle tend la main à Michel.)* Bonsoir, Monsieur.

MICHEL

Au revoir, Mademoiselle, très heureux d'avoir renoué connaissance.

(Osmonde sort, Michel la suit des yeux. Un silence.)

EDMÉE, à mi-voix

Pourquoi avez-vous fait cela ? *(Geste vague de Michel.)* S'il n'avait tenu qu'à moi, on ne vous aurait pas reçu.

MICHEL

Ah !

EDMÉE

Maintenant, je vous en supplie, partez !

MICHEL

Pourquoi ?

EDMÉE

D'abord à cause de la petite... et puis... je ne peux pas vous voir.

MICHEL

Est-ce que c'est parce que je n'ai pas assez changé, ou au contraire... ? Naturellement, vous savez où j'en suis. Du reste, autrement, je suppose qu'il n'aurait pas toléré... Mais au point où en sont les choses, c'était presque une obligation professionnelle.

EDMÉE

Ah ! taisez-vous.

MICHEL

Très chic, décidément, votre mari, à tous les points de vue. Il représente bien... Il a le regard de l'emploi... Vous dites que vous ne pouvez pas me voir. Eh bien ! moi, c'est très curieux, ça ne me fait rien du tout de me retrouver près de vous, mais ce qui s'appelle rien. Tous ces littérateurs ont beau dire, allez, il y a des parties de nous-mêmes qui sont comme de la peau morte, on pourrait tailler dedans... ça ne saignerait pas. Du reste, j'ai fait dernièrement une expérience curieuse. En ouvrant le journal, je vois : « On annonce

la mort de Madame Claude Lemoyne »... un homonyme. Eh bien, je ne puis pas dire... Allez, c'est si loin ; ce n'est pas à nous que c'est arrivé.

EDMÉE, *les yeux fixes*

C'est commode.

MICHEL

Je présume que nous mourons tout entiers, mais nous vivons par morceaux.

EDMÉE, *amèrement*

C'est peut-être vrai pour les hommes. Moi je suis la même.

MICHEL

Vous croyez ?

EDMÉE

La même exactement.

MICHEL

Et ça veut dire ?

EDMÉE

Oh ! n'en concluez rien. Je suppose que je n'ai jamais aimé personne.

MICHEL

Il y a longtemps que je suis moi-même arrivé à cette

conclusion ; vous n'avez jamais aimé personne, et c'est peut-être pour ça que...

EDMÉE

Que l'annonce de ma mort ne vous a pas seulement fait tressaillir. *(Geste de Michel.)*

MICHEL

Ces temps-ci... enfin depuis que je suis tout à fait fixé sur ce qui m'attend... j'ai passé en revue bien des visages ; il y avait le vôtre.

EDMÉE

Parmi beaucoup d'autres.

MICHEL

Je n'ai pas compté... Un visage froid, crispé, sans pitié. Ce n'était pas non plus un visage courageux, les yeux regardaient par terre. Ils étaient mornes. Oh, je suppose qu'ils ont brillé quelquefois, mais je ne m'en souviens pas.

EDMÉE

Et comme il n'y a que le souvenir qui soit vrai...

MICHEL

Justement. *(Un silence.)*

EDMÉE

Alors, moi, j'aurais dû avoir pitié de vous ? non, ça, c'est extraordinaire.

MICHEL

Mais comme ce n'est pas à nous que c'est arrivé, est-ce que vous ne croyez pas qu'il est inutile d'évoquer cette histoire ? Si vous saviez comme elle est dépouillée pour moi de toute parure. Je revois... mettons cette idylle... dans une lumière blafarde...

EDMÉE

Ce n'était pas celle de Saint-Loup.

MICHEL

C'est possible.

EDMÉE

Qu'après vingt ans il vous reste contre moi... cette hostilité ! Pourquoi riez-vous ?

MICHEL

Parce que c'est un mot qui convient tellement mal. Vous ne voulez pas me croire quand je vous dis que maintenant... Mais je vous en ai voulu, oh ! ça, mortellement.

EDMÉE

Vous m'aimiez donc ?

MICHEL

Un lambeau de moi vous a aimée, mais puisqu'il est mort...

EDMÉE

Ce sont des mots.

MICHEL

Si vous saviez comme ce qui vit encore en moi est peu de chose... il n'y a pas même de quoi pleurer sur le reste.

EDMÉE, *d'une voix tremblante*

Je ne comprends pas ce que vous me reprochez. Mon Dieu ! après vingt ans, vous me torturez encore...

MICHEL

Je vous torture ? Vous aviez raison tout à l'heure ; vous êtes restée la même... Je me rappelle cette façon que vous aviez de me reprocher les mots que vous veniez de m'arracher. D'ailleurs, les autres femmes, c'était pareil.

EDMÉE

Même dans ce temps-là, il y avait les autres femmes.

MICHEL

Il vous a plu de le croire, et je me ferais un scrupule de vous détromper.

EDMÉE

Je ne comprends pas.

MICHEL

Cette scène de jalousie que vous m'avez faite dans la petite gare où nous grelottions ; un soir au retour de Valence... *(Il hoche la tête avec un sourire.)*

EDMÉE

Vous voulez dire que je n'étais pas sincère ?

MICHEL

Toutes les femmes sont sincères ; toutes les femmes sont de mauvaise foi.

EDMÉE

On sent une riche expérience.

MICHEL

J'ai le regret de vous dire que depuis notre rupture, je ne vous suis pas resté fidèle.

EDMÉE

Du reste, vous ne m'avez pas caché vos intentions. Votre lettre...

MICHEL

Ma réponse. J'avais cru comprendre que vous me rendiez ma liberté.

EDMÉE

Vous avez su en faire le plus large usage.

MICHEL

Le plus large.

EDMÉE

Comme je vous retrouve !

MICHEL

J'en ai usé si largement, de cette liberté que vous m'avez rendue... eh bien, que j'en meurs, voilà, c'est très simple. Et vous pouvez constater qu'il n'y a pas le moindre trémolo dans ma voix.

EDMÉE

Ma lettre pouvait vous meurtrir, elle ne contenait pas un mot qui dût vous ulcérer.

MICHEL

La façon dont vous aviez été révéler notre liaison à votre mari, et ensuite ce lâche besoin de replâtrage...

EDMÉE

Pourquoi lâche ? Il y avait un risque.

MICHEL

Il n'y en avait aucun, et vous le saviez ; que diable ? Je me rappelle ce que vous disiez de votre mari. Non,

vous avez tout mis en balance, et vous avez estimé que le confort moral, la sécurité, la paix de l'âme, que sais-je...

EDMÉE

Je n'ai rien pesé. Brusquement cette vie de mensonge m'a fait horreur.

MICHEL

Comme ça, tout d'un coup ?...

EDMÉE

D'ailleurs si vous aviez voulu...

MICHEL

Comment ?

EDMÉE

Si vous m'aviez proposé de m'emmener avec vous, j'y aurais consenti.

MICHEL

Pourtant, je vous l'ai offert, et vous avez refusé.

EDMÉE

Je vous sentais hésitant ; si vous aviez insisté...

MICHEL

Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est lamentable et même à peu près grotesque, cette discussion sur nos jeunes amours ? Moi, d'ici trois mois, je serai au Père-

Lachaise... et vous ! eh bien, mon Dieu, vous pourriez déjà être grand'mère. Alors vraiment, je me demande...

EDMÉE

Tout à l'heure, quand vous avez dit...

MICHEL

Quoi ?

EDMÉE

Je ne veux pas répéter... cette phrase à propos de votre liberté... C'était comme si vous me rendiez responsable de ce qui vous arrive...

MICHEL

Quelle folie !

EDMÉE

Si, si, vous avez dit cela d'un ton que je connais bien... Ce n'était pas sérieux ? dites-moi que ce n'était pas sérieux ? C'est comme si vous m'aviez injecté du poison... c'est épouvantable... Mais d'abord si vous aviez réellement tenu à moi, vous ne m'auriez pas fait cette offre une seule fois, dans un moment d'exaltation... vous m'en auriez reparlé.

MICHEL, *la regardant fixement*

Êtes-vous sûre que ce n'est pas parce que vous saviez que je vous en reparlerais et parce que vous aviez peur...

EDMÉE

Eh bien ?

MICHEL

Que vous lui avez tout dit. C'était comme si vous vous hâtiez d'élever un mur entre nous.

EDMÉE

Je ne comprends pas.

MICHEL

Sa mansuétude, sa générosité, que vous escomptiez...

EDMÉE

Comment les aurais-je escomptées ?

MICHEL

... que vous escomptiez, rendaient votre départ impossible. Vous parliez de risque : mais le seul vrai risque, vous avez été bien trop lâche pour le courir. Vous avez choisi le chemin le plus facile, celui de l'aveu. Vous ne protestez même pas. C'est que ça crève les yeux. Oh ! je vous répète que je ne vous en veux plus. Il y a bien trop longtemps que... Ah ! du reste, l'amour... *(Il a un geste de dégoût.)* Avant de m'en aller, il me faudrait quelque chose de moins usé, de moins gâché. *(Il regarde le côté par où est sortie Osmonde, Edmée l'observe avec inquiétude.)* Et puis...

EDMÉE

Vous n'avez pas répondu à ma question, tout à l'heure... Quand je vais me retrouver seule avec cette idée-là, mais ce sera affreux.

MICHEL

Quelle idée ?

EDMÉE, *se cachant la tête dans ses mains*

L'idée que c'est un peu de ma faute.

MICHEL

Je vois, vous tiendriez beaucoup à ce que je vous délivre un certificat. Eh bien ! je regrette beaucoup, mais je ne peux pas... D'abord vous avez par trop manqué d'imagination. Vous ne vous êtes pas doutée que je vous aimais. Oh ! il faut entendre ce mot-là sans trembler ; d'abord parce que c'est rudement loin, tout ça, hein ! et puis parce que ça ressemble un peu trop à une sale maladie. Mais enfin si vous aviez eu un peu plus de cran et un peu moins de vertu, eh bien ! à nous deux nous aurions peut-être pu avoir une vie, tandis que, dame ! après votre confession... vous, je suppose que vous vous êtes endormie... et moi j'ai roulé. Il suffit de me regarder. Ce sont des choses qui ne se racontent pas. *(Il s'est levé.)* Maintenant écoutez, j'ai vu à l'instant que vous aviez compris à demi-mot. Il faut me laisser voir cette

petite de temps en temps. Oh ! faites-moi l'honneur de ne pas aller me prêter je ne sais quel sentimentalisme. Non, mais elle m'intrigue, c'est une idée qui me distrait, voilà. Et c'est difficile, au point où j'en suis, de trouver des idées qui occupent un peu l'esprit, enfin des idées qui ne soient pas...

EDMÉE

Vous savez bien que c'est impossible. Sous quel prétexte ? Comment lui expliquer ?

MICHEL

Oh ! vous lui direz n'importe quoi ; voulez-vous que je lui donne des leçons de piano ? Enfin, vous chercherez, et vous trouverez. Au revoir. C'est par ici, et à gauche, n'est-ce pas ?

(Il sort, Edmée ne le reconduit pas.)

SCÈNE V

EDMÉE, puis OSMONDE

(Edmée est en proie à une grande agitation intérieure : elle s'assied, prend un livre, le dépose sur la table, se lève et va à la porte du fond qu'elle entr'ouvre.)

EDMÉE, à Osmonde

Je te croyais couchée. A qui écris-tu ? viens un moment, s'il te plaît.

(Osmonde entre, elle est en peignoir.)

OSMONDE

Il me paraît inutile d'entamer une discussion.

EDMÉE

Telle n'est pas non plus mon intention. Tu es encore montée là-haut tout à l'heure à notre insu ?

OSMONDE

Je n'en ai pas fait mystère. Qui est ce monsieur qui sort d'ici ? pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

EDMÉE

C'est quelqu'un que nous avons complètement perdu de vue.

OSMONDE

Mais quelle idée de venir chez les gens à une heure pareille !

EDMÉE

Il est à croire que c'était le seul moment où il pût se rendre libre...

OSMONDE

Bien extraordinaire. Papa était tout pâle.

EDMÉE

Il est un peu souffrant ce soir.

OSMONDE

Alors comment l'as-tu laissé sortir ?

EDMÉE

Tu sais bien que ton père n'en fait qu'à sa tête. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je désire régler une fois pour toutes la question Mégal.

OSMONDE

Il n'y a pas de question Mégal.

EDMÉE

Oh ! mais n'ergotons pas, n'est-ce pas ? Je ne vois aucune objection à ce que ces petites viennent ici de temps à autre, mais je m'oppose à ce que tu montes là-haut.

OSMONDE

En somme tu te méfies de moi, tu ne comprends pas que si ce danger existait, tes soupçons ne feraient que l'aggraver.

EDMÉE

Qui parle de danger ? Tu as une attitude que je considère comme inconvenante, voilà tout.

OSMONDE

Et papa, qu'est-ce qu'il en pense ?

EDMÉE

Ton père ne se rend pas compte...

OSMONDE

C'est-à-dire qu'il n'a pas le même parti-pris que toi.

EDMÉE

Quel parti-pris, s'il te plaît ?

OSMONDE

Celui de me diminuer, de me blesser, de me... Encore tout à l'heure en présence de ce monsieur, tu m'as tournée en ridicule.

EDMÉE

Quand on est aussi préoccupé de soi, on ne voit partout qu'offenses et mauvais procédés, c'est certain

Si tu consacrais aux autres le dixième de l'attention que tu accordes à ta précieuse personne...

OSMONDE

Maman, je ne suis pas égoïste.

EDMÉE

C'est la première nouvelle.

OSMONDE

Je le suis moins que toi. Tu ne mets ton cœur dans rien de ce que tu fais. Et il n'y a que ça qui compte. Ce n'est pas le fait d'assister à des comités, de diriger un ouvroir ou de tricoter des chaussettes qui prouve qu'on est bon. Tu n'es pas bonne, tu n'es pas meilleure que moi. Il n'y a qu'à te regarder quand tu parles à un malade ; tu ne souris jamais. Toute la peine que tu te donnes c'est... c'est...

EDMÉE

Va toujours.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE, à Osmonde

Tu es encore là ? Écoute, ma chérie, tu serais gentille de me préparer une tasse de thé ; je suis transi... On gelait chez Forstmeyer...

EDMÉE

Et je suppose que vous n'êtes arrivés à rien.

CLAUDE

On a parlé.

EDMÉE

C'est bien ça... (A Osmonde.) Prends la lampe à esprit de vin, n'est-ce pas ?

(Osmonde sort.)

CLAUDE, à Edmée

Il est encore resté longtemps après mon départ ?

EDMÉE

Quelques minutes.

(Un silence.)

CLAUDE

Et Osmonde était là tout le temps ?

EDMÉE

Non.

CLAUDE

Je crois que si j'avais prévu ce que ce serait...

EDMÉE

Tu vois, j'avais raison.

CLAUDE

Non, ç'aurait été une lâcheté. Mais quand il a parlé de Saint-Loup... et puis, je ne sais pas, cet air cynique, dégoûté de tout...

EDMÉE

Il est très malade.

CLAUDE

Oui, j'étais obligé de me répéter tout le temps que c'est un malheureux.

EDMÉE

C'est vrai ?

CLAUDE

Autrement je crois que je lui aurais dit de sortir. Sa façon de regarder la petite... tu as remarqué... c'est surtout ça que je ne pouvais pas supporter.

EDMÉE

Ah ! bien. Je vois.

CLAUDE

Quand il est entré et qu'il t'a donné la main, j'ai d'abord eu l'impression d'un spectre.

EDMÉE

Oui.

CLAUDE

Mais après, quand il a regardé la petite, sa figure s'est animée... c'était pire.)

EDMÉE, *allant à la porte*

Eh bien ! Osmonde !

OSMONDE, *à la cantonade*

L'eau ne bout pas encore.

EDMÉE, *à Claude*

On pourrait peut-être mettre un peu d'alcool dans ton thé, non ?

CLAUDE

Ce n'est pas la peine.

EDMÉE, *avec tronte*

Et j'oubliais que tu as signé le fameux engagement.

CLAUDE

Tu ne pourrais pas me raconter un peu ce qu'il t'a dit, enfin, si cela ne t'est pas pénible, naturellement.

EDMÉE, *avec élan*

Sois donc exigeant, sois méfiant, sois mesquin ; je ne demande pas mieux.

CLAUDE

Qu'est-ce que tu veux dire ? *(Osmonde entre avec une tasse de thé qu'elle pose sur le bureau.)*

OSMONDE

Je t'ai mis un morceau de sucre. Maintenant, je vais me coucher. Bonsoir, papa, j'espère que tu vas te réchauffer.

CLAUDE

Bonsoir, ma chérie.

EDMÉE

Au revoir.

(Osmonde sort. Un silence. Claude boit son thé.)

EDMÉE

Ça te fait du bien ?

CLAUDE

Alors ?

EDMÉE

Eh bien ! il s'est passé une chose... Claude, j'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides. Tu dois pouvoir m'aider. Il y a une idée affreuse qui est en train de s'installer en moi. Chasse-la... Nous avons parlé de ce qui s'est passé autrefois, il ne faut pas nous en vouloir. C'était si bizarre. Comme si c'était hier... comme si ces vingt ans n'avaient pas compté. Et pourtant, il est mourant, et moi je... Alors, j'ai découvert qu'il avait été beaucoup plus malheureux que je ne croyais. Pas seulement malheureux. Désespéré. Et ce serait à cause de ça qu'il a mené cette existence dont il meurt. Au moins il le croit. Naturellement il peut se tromper. Peut-être que de toutes façons... Alors si je pouvais au moins me dire que j'ai bien agi quand je t'ai tout avoué... Mais lui prétend... Oh ! ça ne peut pas être vrai, ce serait trop...

CLAUDE

Qu'est-ce qui ne peut pas être vrai ?

EDMÉE

Il dit que j'avais peur de lui, que je n'étais pas assez brave pour accepter la vie avec lui et que c'est pour m'enchaîner, pour me barrer la route que je t'ai tout dit.

CLAUDE

Je ne comprends pas.

EDMÉE

Mais si, parce qu'une fois que tu saurais tout, que tu m'aurais pardonné, il ne pourrait plus être question de te quitter. Tu comprends. Il dit que je n'avais rien à craindre de toi ; que j'allais à coup sûr. Et c'est vrai, je n'ai pas eu peur de toi. C'est ça qui est horrible. *(Avec une amertume croissante.)* Au fond, ce soir-là, je ne t'ai pas parlé comme à mon mari.

CLAUDE

Edmée !

EDMÉE

C'est la cause de tout. Si tu avais été mon mari, si tu m'avais aimée comme on aime sa femme avec le meilleur et le pire de soi...

CLAUDE

Le pire de soi ?

EDMÉE

Tu sais bien que je ne t'aurais pas trahi.

CLAUDE

Tu n'es pas dans ton bon sens...

EDMÉE

Ta voix sonne faux tout à coup.

CLAUDE

La confiance que tu m'as témoignée...

EDMÉE

La confiance ! Plus on s'aime, plus on se méfie...

CLAUDE

Pour des cœurs comme les nôtres...

EDMÉE

D'abord, ce pardon qui ne t'a rien coûté, tu n'avais pas le droit de m'en accabler.

CLAUDE

Je n'avais pas le droit de te protéger contre toi-même ?

EDMÉE

Ce sont des mots. Tu étais juge et partie : oh, je ne veux pas dire que tu m'aimais. Ne proteste pas... mettons que tu m'aimais en Dieu... Non, mais d'abord, il n'y avait pas que moi.

CLAUDE

Le reste ne comptait pas.

EDMÉE

Ton ascendant sur les âmes ? Allons, tu ne te rends pas justice en ce moment. Le scandale d'une rupture entre nous...

CLAUDE

Ne serait retombé que sur toi.

EDMÉE

Tu ne le crois pas sérieusement... Et puis surtout.. surtout... une occasion aussi merveilleuse de déployer tes dons évangéliques. .

CLAUDE, *il s'est dressé, blême*

Tais-toi.

EDMÉE

Ah ! tu vois clair.

CLAUDE

Tais-toi : tu me détruis.

ACTE III

Même décor.

SCÈNE I

CLAUDE, FRANCIS

(Francis est assis à la table et écrit une ordonnance.)

FRANCIS

En somme c'est du surmenage nerveux, et un remontant te fera du bien.

CLAUDE

Tu vas pouvoir rassurer maman ; d'ailleurs je ne comprends pas qu'on se tourmente pour si peu.

FRANCIS

Au fond, c'est à cause de la maladie dont est mort notre père, tu comprends ; mais il n'y a aucun rapport. *(Il se lève.)* Voilà. Alors deux fois par jour une cuillerée à bouche avant les principaux repas ; et maintenant, mon petit, il faut que je me sauve au plus vite.

CLAUDE

Écoute, je voudrais profiter de ce que nous sommes seuls. Mais il faut me promettre de me dire la vérité. N'est-ce pas ? j'y compte... Voilà : c'est à propos de ce qui s'est passé autrefois à Saint-Loup.

FRANCIS

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose qui te travaillait.

CLAUDE

C'est de moi qu'il s'agit. Je voudrais savoir si toi, par exemple; tu m'as approuvé lorsque je lui ai pardonné; est-ce que tu as ?...

FRANCIS

Tu comprends bien que je ne me suis jamais permis d'avoir une opinion là-dessus. En pareil cas, chacun agit selon ce que lui dicte son cœur ou sa conscience, ou enfin ce que tu voudras. Je t'avoue même que le sens de ta question m'échappe.

CLAUDE

As-tu été... surpris ?

FRANCIS

Mais non, pas du tout... Étant donné ton caractère, tes croyances, mon Dieu, même ta...

CLAUDE, *d'un ton ambigu*

« Ma profession ?... »

FRANCIS

Dans la mesure où elle correspond à ta personnalité, oui, sans doute..

CLAUDE

Tu as trouvé ça tout naturel.

FRANCIS

Mais en somme, où veux-tu en venir, mon petit ?

CLAUDE

C'est simplement cela que je voulais savoir.

FRANCIS

Je crois encore aujourd'hui que ce que tu as fait là était dans la ligne de ta vie. *(Un silence.)*

CLAUDE

Merci, tu m'as très clairement répondu.

FRANCIS, *lui prenant la tête dans les mains*

Enfin qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que par hasard ?... Oh ! tant pis pour mon malade, il attendra, je veux tirer ça au clair.

CLAUDE

Ça n'a aucun intérêt, je t'assure.

FRANCIS

Toi, tu es en train de faire de la neurasthénie... Ah j'ai eu rudement tort de ne pas envoyer promener ce Michel Sandier, parce qu'enfin il n'y a pas de doute...

CLAUDE

S'il y avait cette équivoque dans ma vie, il valait mieux qu'elle fut dissipée.

FRANCIS

Quelle équivoque ?

CLAUDE

Mais tu ne comprends donc pas ! On a vécu des années sur une certaine idée de soi-même, on a cru puiser de la force dans cette idée, et on s'aperçoit qu'on s'est peut-être indignement trompé.

FRANCIS

Qui parle de ça ?

CLAUDE

Peut-être. On n'en est même pas sûr... Alors on ne sait plus, on est perdu... Enfin mes pensées, mes paroles d'autrefois, tout cela devrait être transparent pour moi, je devrais m'y reconnaître comme dans ma propre maison... Eh bien, non, ça m'est impénétrable.

FRANCIS

En ce moment, tu m'as l'air de couper des cheveux

en quatre. Seulement, prends garde, ces petits jeux très protestants ne sont pas sans dangers.

CLAUDE

Ces dangers-là, je ne les crains pas. Je vois tous les jours des gens qui me considèrent comme leur conscience.

FRANCIS

Tant pis pour eux.

CLAUDE

Si je n'ai même pas le courage de lire en moi..

FRANCIS

Ce n'est pas une question de courage. *(Il s'est levé.)* Allons, il faut décidément que je te quitte. Mais fais attention ; ça se paie, ces bêtises-là, et quelquefois très cher.

CLAUDE

Francis, parle-moi en homme, pas en spécialiste.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE

Tiens, je ne vous savais pas ici.

FRANCIS

C'est maman qui m'avait demandé de passer ; la mine de Claude l'avait inquiétée, et vous savez comme elle se frappe facilement.

EDMÉE

Et alors ?

FRANCIS

Ce n'est rien, un peu de fatigue nerveuse. Mais la tension est normale, et le cœur n'a rien. *(A mi-voix.)* Eh bien, votre pensionnaire est arrivé ?

EDMÉE

Oui, oui, il est en train de chercher à caser son tub dans sa chambre.

FRANCIS

Ah ! ah !

EDMÉE

Oui, c'est sa grosse préoccupation du moment.

FRANCIS

Au revoir, mon vieux... alors j'y compte, n'est-ce pas ! au revoir, Edmée.

(Il sort.)

SCÈNE III

CLAUDE, EDMÉE

EDMÉE

Ainsi tu te sens souffrant ?

CLAUDE

Mais pas du tout. Encore une fois, c'est maman qui s'est mis dans la tête...

EDMÉE, *le regardant*

Tu as mauvaise mine.

CLAUDE

Laisse donc.

EDMÉE

Ah ! c'est ma faute. Si tu savais comme je m'en veux...

CLAUDE

Tu m'as découvert le fond de ta pensée, je n'ai pas le droit de te le reprocher.

EDMÉE

Le fond de ma pensée ! mais est-ce que je le connais ?...

CLAUDE

Alors, avant-hier ?...

EDMÉE

Mais si, j'étais sincère ; seulement je ne sais pas, rien ne tient, rien n'est solide. Là où il y avait un plancher, il y a un gouffre.

CLAUDE

C'est bien ça, un gouffre.

EDMÉE

Mais ce gouffre lui-même, il se comble.

CLAUDE

C'est-à-dire qu'on s'en détourne.

EDMÉE

Je t'assure, la découverte qui vous semblait profonde, qui vous faisait mal à crier, ce n'est plus rien, on s'étonne d'y avoir cru. Vois-tu, j'ai beaucoup ré-

fléchi depuis l'autre jour. Quand ces espèces d'éclairs s'allument brusquement, il n'y a qu'à fermer les yeux. Il faut se faire crédit à soi-même.

CLAUDE

C'est bien, abuse-toi volontairement, nourris-toi d'illusions ; moi je ne peux pas.

EDMÉE, *frémissante*

Jusqu'à présent, est-ce moi qui ai mérité ce reproche ? Dis. (*Un silence ; avec fermeté :*) Tu n'as pas le droit de douter de toi ; tu es là pour nous donner de la force. C'est ton métier après tout... Je ne peux pas supporter que tu t'abandonnes. Enfin songe à ce que je traverse en ce moment... cet homme... si je ne trouve pas en toi un appui...

CLAUDE, *profondément*

J'avais cru que ce pardon (*mouvement d'Edmée*) était un acte de charité, l'acte d'un chrétien. Si j'ai simplement fui devant le scandale ou la solitude... Et maintenant que tu m'as forcé à ouvrir les yeux, tu viens plaquer tes deux mains dessus pour que ce soit de nouveau la nuit. Mais que me veux-tu donc ? qu'est-ce que je t'ai fait ?

EDMÉE

Je suis faible. Il faut que tu m'aides,

CLAUDE

Pas à n'importe quel prix. Pas au prix d'un mensonge. Je ne peux pas. Je ne veux pas.

(Un long silence.)

EDMÉE, *d'un ton changé*

C'est bien. Au fond tu as raison. Il faut regarder les choses en face.

CLAUDE

Il n'y a pas moyen de faire autrement.

EDMÉE

Seulement, ne crois-tu pas que bien des questions vont se poser à nous ? D'abord nous ne sommes plus seuls en cause.

CLAUDE

C'est d'Osmonde que tu parles ?

EDMÉE

Pas seulement d'Osmonde... Cet homme qui va mourir, à quoi l'avons-nous sacrifié ?

CLAUDE

Assez.

EDMÉE

Je réponds à ta place : à notre égoïsme, à notre lâcheté. *(On la sent au bord des larmes, elle s'est détournée de Claude,*

ses épaules sont secouées d'un frisson.) Voilà donc le bilan, je ne m'épargne pas plus que toi.

CLAUDE, *dans une sorte de sursaut*

Je vous ai tout de même sauvées toutes les deux.

EDMÉE

De quoi ?

CLAUDE

Sans moi, que serais-tu devenue ? Il t'aurait trompée à ton tour.

EDMÉE

Admettons : quel était le prix d'une fidélité comme la tienne ?

CLAUDE

Il t'aurait fait souffrir.

EDMÉE

Tu sais, quand la bonté n'est qu'une vertu professionnelle...

CLAUDE

Et la petite... si elle a eu un foyer...

EDMÉE

Quel foyer réchauffant!... Oh! je te comprends, va, en présence de cette banqueroute...

CLAUDE

Il n'y a pas de banqueroute ; quelles qu'aient pu être mes faiblesses, je suis ce que j'ai cru être. Tu as beau chercher à m'anéantir...

EDMÉE

Il y aurait peut-être un moyen de le prouver.

CLAUDE

Quoi ?

EDMÉE

Que tu es bien celui que tu as cru être.

CLAUDE

Pourquoi y a-t-il tant de méchanceté dans tes yeux ?
Qu'est-ce que je t'ai fait ?

EDMÉE

Tu ne m'as rien fait... Tu étais toi, j'étais moi, nous nous sommes épousés, ça suffit. Et quant à ce que tu appelles ma méchanceté, tu sais, vingt ans de souffrance...

CLAUDE

De la souffrance ?

EDMÉE

Je ne savais plus moi-même comme je souffrais, je l'avais oublié. Je ne l'ai su que dans les tout premiers

temps, bien avant d'avoir rencontré Michel, quand j'ai compris qu'au fond pour toi, l'amour...

CLAUDE

Je t'ai aimée même de cette façon-là.

EDMÉE

Non, il y avait en toi une force intacte, tu l'as dépensée avec moi comme avec une fille, mais ce n'était pas de l'amour, ça, tu le sais bien. Et le reste, ton amour pour mon âme... La femme en moi, tu ne l'as pas satisfaite, tu ne l'as même pas soupçonnée.

CLAUDE

La femme en toi ?

EDMÉE

Oui, tu ne peux pas comprendre. Oh ! ce n'est probablement pas ta faute. Tout ça, c'est la rançon de tes vertus. *(Un silence.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRED

FRED, *entr'ouvrant la porte doucement*

Pardon...

EDMÉE

Qu'est-ce que c'est ? à l'avenir il vaudra mieux frapper, voyez-vous.

FRED

Décidément, il n'entre pas. *(Coup d'œil interrogateur de Claude à sa femme.)*

EDMÉE

Le tub ?

FRED

Je ne sais pas ce qu'il faut faire, je viens vous demander conseil. J'ai eu pour huit francs d'excédent de bagages à cause de lui, alors c'est ennuyeux ; on pourrait peut-être le vendre ? *(A Claude.)* Monsieur, j'aurais aussi un conseil à vous demander. Est-ce que ça vaut vraiment la peine de suivre le cours de Bergson ? Il y en a qui disent que c'est épatant... Alors, comme

papa m'écrit de profiter le plus possible de mon séjour... Seulement, ce qui m'embarrasse, c'est que justement à cette heure-là il y a un cours d'escrime chez le maître d'armes, là, à côté ; et comme maman me recommande de ne pas négliger les exercices physiques... Monsieur, qu'est-ce que vous croyez ?... est-ce que c'est aussi épatant que ça ?

EDMÉE

Bergson ou l'escrime ?

FRED

Bergson, Madame ; l'escrime, je sais ce que c'est...

EDMÉE

Il est difficile de vous répondre maintenant ; nous sommes occupés en ce moment ; tout à l'heure, n'est-ce pas ?

FRED

Je m'excuse.

(Il sort.)

SCÈNE V

CLAUDE, EDMÉE

EDMÉE

Et dans trois ans ce garçon-là sera préposé aux âmes dans un petit coin du Jura.

CLAUDE, *d'une voix étranglée*

Que voulais-tu dire tout à l'heure ? Qu'est-ce que c'est que cette preuve ?

EDMÉE

Tu tiens à le savoir ?

CLAUDE

Qu'est-ce que c'est ?

EDMÉE

Eh bien ! je l'ai revu.

CLAUDE

Tu as été chez lui ?

EDMÉE

Nous avons rendez-vous à Lutétia, c'est là qu'il habite, nous sommes sortis ensemble ; mais il ne peut

presque pas marcher, il est tout de suite fatigué ; nous nous sommes assis sur un banc.

CLAUDE

Et alors ?

EDMÉE

Il ne m'a plus fait aucun reproche, et c'était encore pire que l'autre jour. Il m'a parlé de sa maladie. Et il m'a surtout questionnée sur Osmonde. Il demande quand il pourra la revoir.

CLAUDE, *avec force*

Je ne veux pas qu'il la revoie.

EDMÉE, *d'un ton ambigu*

A la bonne heure.

CLAUDE

D'abord sous quel prétexte ? déjà la petite a été intriguée l'autre soir ; il faudrait tout lui dire. C'est impossible. Elle n'y résisterait pas.

EDMÉE, *comme plus haut*

Tu la crois si fragile ?

CLAUDE

Enfin, toi-même, Edmée, tu peux supporter l'idée que ta fille... te jugerait ?

EDMÉE

Alors, c'est à cause de moi ? non, je t'en prie, je ne suis pas dupe de cette comédie.

CLAUDE

Je vois ce que tu penses.

EDMÉE

C'est possible

CLAUDE

Mais c'est faux ; ce n'est pas par lâcheté, c'est parce que je me refuse à la bouleverser inutilement.

EDMÉE

Tout est là.

CLAUDE

Inutilement, je le répète, elle ne peut rien, personne ne peut rien pour lui. Il est perdu. C'est un homme perdu.

EDMÉE

Je ne sais pas pourquoi tu cries ainsi. Je t'avais demandé de répondre oui ou non... Je constate seulement que le jour où un vrai sacrifice t'aura été demandé...

CLAUDE

C'est faux.

EDMÉE

J'ai dit un vrai sacrifice.

CLAUDE

Ce n'est pas parce que c'est un sacrifice.

EDMÉE

Tu auras trouvé des raisons, excellentes du reste, de te refuser à le faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, OSMONDE

(Osmonde entre vivement une lettre à la main.)

OSMONDE

Papa, c'est à ton insu, j'espère, que cette lettre a été envoyée.

CLAUDE

Quelle lettre ?

OSMONDE

[Lis. (Elle passe la lettre à Claude.)

EDMÉE

Cet individu t'a communiqué ma lettre ? il est complet.

OSMONDE, à son père

Que dis-tu de ces insinuations ?

CLAUDE

Écoute, ma chérie, en admettant même que ta mère ait poussé la prudence un peu loin...

OSMONDE

Il n'y a pas de prudence qui tienne. Qu'est-ce que c'est que cette façon de me protéger comme un objet ?

CLAUDE

Voyons, il n'y a rien là de blessant ; il est tout naturel qu'à ton âge on n'aperçoive pas certains dangers.

OSMONDE

Quels dangers ? je demande qu'on mette enfin les points sur les i.

CLAUDE

Le père de ces petites filles...

OSMONDE

Vous craignez qu'il n'ait du plaisir à me voir ? Eh bien ! oui, naturellement, il ne me l'a pas caché. D'ailleurs, c'est un veuf.

CLAUDE

Osmonde, sa femme vit.

OSMONDE

C'est un veuf, et si l'on me pousse à bout...

EDMÉE

C'est une menace ?

CLAUDE, à mi-voix à Edmée

Laisse-moi un instant avec elle.

OSMONDE

Papa, dis-lui qu'elle a commis une mauvaise action.

EDMÉE

Je vois mal l'utilité de ces conversations, mais si ça peut te faire plaisir...

OSMONDE

Maman a raison, ça ne sert à rien. *(Claude s'est approché d'elle et a mis tendrement sa main sur son épaule ; Edmée le regarde avec un mauvais sourire et sort.)*

SCÈNE VII

CLAUDE, OSMONDE

CLAUDE

Ma chérie, tu es sur une pente dangereuse.

OSMONDE

Encore ce mot !...

CLAUDE

Je viens de comprendre à présent ce que signifiaient tes réticences de l'autre jour.

OSMONDE

Et alors ?

CLAUDE

Cet homme...

OSMONDE

Tu ne le connais pas, tu n'as pas le droit de parler de lui.

CLAUDE

Le simple fait de t'avoir donné à lire cette lettre...

OSMONDE

C'est moi qui l'ai exigé.

CLAUDE

En quels termes êtes-vous donc ?

OSMONDE

Je crois qu'il a pour moi une grande affection, et moi je l'aime aussi beaucoup.

CLAUDE

Mais tu n'es plus une enfant ; tu ne peux pas ne pas te rendre compte que dans son sentiment pour toi il y a probablement quelque chose de trouble.

OSMONDE

Tu veux dire de physique ? Je n'en doute pas un instant.

(Un silence.)

CLAUDE

Je reste persuadé que si tu te plaçais en face de la réalité, tu comprendrais... D'abord, il y a là une situation sans issue.

OSMONDE

Ce n'est peut-être pas absolument sûr.

CLAUDE

Tu spécules sur la mort de sa femme ?

OSMONDE

Oh ! celle-là, elle nous enterrera tous.

CLAUDE

Alors ? *(Un silence.)* Enfin, qu'espères-tu ? sur quoi comptes-tu ?

OSMONDE

Je n'espère rien, je ne compte sur rien ; j'ai besoin de voir clair en moi.

CLAUDE

Tu vois, tu n'es même pas sûre de ce que tu éprouves. Heureusement, mon Dieu !

OSMONDE

Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Ce que j'appelle voir clair en moi, c'est savoir ce que moi, je trouve bien, ce que moi, je trouve mal. *(Mouvement de Claude.)* Je ne me fais aucune illusion sur la qualité de ses sentiments, et même... je vais peut-être beaucoup te choquer, mais s'il n'avait pour moi qu'une amitié très respectueuse, eh bien, je n'en serais pas autrement contente... Ainsi... Non, si je faisais une imprudence, je suppose qu'il serait enchanté d'en profiter. Tous les hommes sont les mêmes. *(Mouvement de Claude.)* Toi, papa, tu comprends bien que tu ne peux pas juger. Cette imprudence, je n'ai qu'à ne pas la commettre, ou bien en connaissance de cause.

CLAUDE, *se maîtrisant avec peine*

Tu parles tout à fait comme une enfant en ce moment. Ou plutôt, tu cherches à te tromper toi-même. En réalité, ma pauvre petite, tu es horriblement désemparée.

OSMONDE

Pas du tout, je t'assure.

CLAUDE

T'a voix tremble.

OSMONDE

Le jour où je serai certaine qu'il n'y a là qu'un préjugé...

CLAUDE

Justement, ce jour n'est pas venu.

OSMONDE

Quel plaisir cela peut-il te faire de me bourreler ? Oh ! je sais bien que c'est ton métier de ne pas laisser les gens tranquilles.

CLAUDE

C'est mon devoir de te mettre en présence de toi-même.

OSMONDE

Que veux-tu, papa, pour moi, ce n'est qu'une phrase.

CLAUDE

Il est de mon devoir de te mettre en garde contre l'espèce de vanité — oui, parfaitement, de vanité, que tu ressens à l'idée qu'un homme entretient pour toi un sentiment équivoque.

OSMONDE

Ce n'est pas de la vanité. Pour la première, et probablement l'unique fois de ma vie, un être pense à moi sans m'associer à je ne sais quelle image de homme chrétien et de pieuse nichée. Moi, j'ai besoin de vivre par moi-même ; l'idée d'une existence sur rail me fait horreur, et je ne sais pas si c'est une infériorité. Dans une vie aussi plate que la nôtre, si on n'a pas la chance de croire...

CLAUDE

Tu t'imagines que ce n'est qu'une question de chance ?

OSMONDE

Oui, la volonté n'y est pour rien, j'ai assez essayé.

CLAUDE, avec une amertume croissante

Alors il faut prendre au sérieux ce cynisme, cette impudeur tranquille. Tu pèses le pour et le contre. Rien ne frémit en toi à l'idée de certains outrages...

OSMONDE

Ce ne serait pas un outrage.

CLAUDE

Quand tu me parles de notre vie plate...

OSMONDE

Tous les sacrifices qu'on m'a demandés jusqu'à présent m'ont semblé dérisoires, humiliants. Rien, rien n'a changé depuis le temps où on m'exhortait à donner aux petits pauvres de la paroisse ceux de mes cadeaux de fête auxquels je tenais le plus. Et la bonne action quotidienne dont la mention devait figurer sur le petit carnet de moleskine. Cette morale-là me répugne. Je t'accorde que je suis au bord... d'un précipice.

CLAUDE

Tu te grises de la pire littérature.

OSMONDE

La littérature, papa, c'est la souffrance des autres. C'est ton immense privilège de n'avoir pas connu certaines tentations.

CLAUDE, comme à lui-même

C'est intolérable.

OSMONDE

Mais cette supériorité même... il me semble qu'elle entraîne une espèce de rançon.

CLAUDE

Toi aussi ! (*Brusquement.*) Maintenant, écoute-moi : tu prétends que la vie ici est trop unie, trop facile ; tu te plains de n'avoir aucune tâche qui soit à ta hauteur. Eh bien ! puisque tu m'y forces, je vais te détromper. D'abord... nous ne sommes pas une famille comme une autre.

OSMONDE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CLAUDE

Il ne s'agit pas de juger qui que ce soit, tu comprends...

OSMONDE

Tu as l'air malheureux !

CLAUDE, à lui-même

Je ne peux pas le supporter.

OSMONDE

Il y a quelque chose d'important qui vous concerne et que je ne sais pas ?

CLAUDE

Je m'étais juré que tu ne l'apprendrais jamais ; et maintenant!.. Et ce ne sera même pas de mon plein gré que je te l'aurai dit. (*Il s'est levé et marche de long et en large en*

(*prote à une vive agitation.*) Comme on abuse de moi ! comme on est injuste !

OSMONDE

En quoi est-ce que j'abuse, papa ?

CLAUDE

Je voudrais que tout fût fini pour moi.

OSMONDE, amèrement

Puisque rien ne finit jamais... pour personne. (*Un silence.*)

CLAUDE

Je n'aurai rien transmis, je n'aurai préservé personne, je me demande pourquoi j'ai vécu. Tu es déjà à moitié pervertie.

OSMONDE, émue

Mais non.

CLAUDE

Si, si, tout à l'heure, tu prévoyais ta chute...

OSMONDE

Tu peux tout empêcher. D'abord en ayant confiance en moi. Ce secret, quel qu'il soit, je veux le partager avec toi.

CLAUDE

Tu ne sais pas ce que tu demandes.

OSMONDE

Je suis bien plus vaillante que tu ne crois...

CLAUDE

C'est-à-dire que tu ne sais rien de la vie. Rien, absolument rien. *(Brusquement.)* Osmonde, je ne suis pas ton père.

OSMONDE, *avec stupeur*

Qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDE

Tu as bien entendu, je ne suis pas ton père.

OSMONDE

Alors... oh ! papa, est-ce que je devine ? cet homme qui était ici l'autre soir... et qui m'a regardée d'une telle façon...

CLAUDE

Oui.

OSMONDE, *avec haine*

Et elle ! Oh, je la...

CLAUDE, *doucement*

Chut !

OSMONDE

Papa ! *(Elle est en larmes, Claude la serre contre son cœur.)* La tête me tourne.

CLAUDE

Ma pauvre chérie, je te demande pardon.

OSMONDE

Non...

CLAUDE

Je n'aurais jamais dû te le dire.

OSMONDE

Ça va passer... Il faut que je m'habitue...

CLAUDE

Mon pauvre petit !

OSMONDE

Seulement... tu m'expliqueras... j'ai le droit de tout savoir.

CLAUDE

Ma chérie, c'est une affreuse histoire, tu n'as pas à en connaître les détails. Il ne faut questionner... personne, crois-moi. Ce serait une cruauté inutile.

OSMONDE

Et je m'imaginai que j'avais une famille.

CLAUDE

Il faut regarder les choses de haut... *(Osmonde la regarde.)* Tu as été tendrement aimée.

OSMONDE

Aimée par toi.

CLAUDE

Par nous. (*Mouvement d'Osmonde.*) Ce malheur n'a jamais pesé sur ta vie.

OSMONDE

Tu crois ? moi je me rends bien compte...

CLAUDE

Et même à présent que j'ai dû te le révéler.

OSMONDE, avec une surprise voilée

Tu veux dire qu'il n'y aura rien de changé...

CLAUDE

Ma chérie, comprends-moi, je ne demande pas l'impossible, mais ce que j'ai le droit d'exiger de toi...

OSMONDE

Eh bien ?

CLAUDE

C'est que tu t'interdises de porter certains jugements.

OSMONDE

Mais écoute, on n'est pas le maître de ses pensées.

CLAUDE

Tout de même jusqu'à un certain point. Enfin, réfléchis... ce serait révoltant.

OSMONDE

Et puis... c'est très bizarre, mais, au fond, c'est comme si ce n'était pas une découverte... Tu me dis qu'il ne faut pas juger maman, mais je sens bien que je l'ai toujours jugée. Ses vertus, sa bonté, sa charité, son austérité, je n'en ai jamais été dupe. C'est comme si je m'étais rendu compte que tout ça n'était pas elle. Elle, tiens, c'était la figure qu'elle a quand elle vous prend en faute, ou bien...

CLAUDE

Tu me fais un mal affreux. Je ne puis supporter que tu parles ainsi de ta mère.

OSMONDE

Alors, il faut continuer à faire semblant, même quand nous sommes tous les deux ?

CLAUDE

Tu dois le respect à ta mère.

OSMONDE

Veux-tu que te dise ? C'est plutôt comme un soulagement que je ressens. Avant je n'osais pas tout à fait m'avouer à moi-même que je la...

CLAUDE

Que tu la...

OSMONDE

Maintenant j'oserai... *(Un silence.)* Seulement, oh ! papa ! si tout s'était déjà découvert autrefois, s'il y avait eu un scandale, si elle avait été obligée de partir et si tu m'avais gardée avec toi... en somme tout cela aurait pu arriver... comme nous aurions pu être heureux tous les deux !

CLAUDE

Osmonde !

OSMONDE

Tout se serait passé comme si elle était morte... simplement. Ce n'est pas toujours un malheur quand une personne meurt dans une famille. Tu es si généreux ! Tu m'aurais parlé d'elle, j'aurais cru que c'était quelqu'un qui valait la peine d'être regretté.

CLAUDE

Mais c'est atroce, ce que tu dis là !

OSMONDE

Maintenant c'est vrai que tu aurais peut-être été trop généreux. Tu n'aurais pas voulu me séparer d'elle ; mon Dieu ! comme si... ou bien, tu l'aurais retenue, tu crois toujours qu'on peut sauver les gens malgré eux. Oui, qui sait si tu ne lui aurais pas pardonné ?

et on aurait toujours pu se demander... Heureusement ce n'est pas arrivé ; n'est-ce pas ? ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées ?

CLAUDE, avec effort

Non, les choses ne se sont pas passées ainsi.

OSMONDE

Tant mieux. S'il fallait penser que tu as joué la comédie pendant vingt ans... ça me gênerait même ta tendresse. Papa, je t'ai fait du mal tout à l'heure, j'avais l'air de ne penser qu'à moi, mais je t'aime beaucoup, tu sais, et maintenant qu'il y a ce secret entre nous...

CLAUDE

Non, non, j'ai eu tort. Tu n'es qu'une enfant qui n'a pitié de personne... *(Avec une sorte d'ardeur désespérée.)* Ma petite Osmonde, il faut me jurer que ces horribles idées ne reviendront plus.

OSMONDE

Quelles idées ?

CLAUDE

S'il fallait te perdre ainsi... Pourquoi souris-tu ?

OSMONDE

On dirait que tu cherches à tirer parti... Mais je comprends. Tu es encore tout meurtri, tout malade...

Quand on pense qu'il y a dix jours... douze jours, tu ne savais pas...

CLAUDE, *très bas, comme avec horde*

Non, je ne savais pas.

OSMONDE

Pauvre papa chéri.

(Elle l'embrasse.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M^{me} LEMOYNE

M^{me} LEMOYNE, *attendrie*

Ah ! c'est gentil, ça. Bonjour, mignonne. Dis-moi, Claude, je suis si contente de ce que Francis vient de m'apprendre.

OSMONDE

Comment, grand'mère ?

M^{me} LEMOYNE

Je trouvais que ton papa avait si mauvaise mine, que j'ai demandé à oncle Francis de passer le voir. Heureusement, il paraît que ce n'est rien. *(A Claude.)* On dirait que tu as les yeux rouges ?

OSMONDE

C'est un grain de poussière.

M^{me} LEMOYNE

Surtout ne frotte pas, on ne fait qu'enflammer davantage... *(A Osmonde.)* Ma petite chérie, ta maman te fait dire qu'elle a absolument besoin de toi... je crois qu'il s'agit d'une liste d'achats pour Noël.

OSMONDE

Maman n'a aucun besoin de mes lumières, je te garantis que ce sera vite expédié ; à tout à l'heure, grand'mère...

(Elle sort.)

SCÈNE IX

CLAUDE, M^{me} LEMOYNE

M^{me} LEMOYNE

Devine ce que madame Hourseau vient de me dire.

CLAUDE

Comment veux-tu que je sache ?

M^{me} LEMOYNE

On est à la veille de te pressentir pour une grande paroisse de la rive droite... Chaillot.

CLAUDE

Tu sais que je ne veux pas en entendre parler.

M^{me} LEMOYNE

Il paraît que la proposition te sera faite en des termes si flatteurs...

CLAUDE

Je n'ai pas l'habitude de me laisser forcer la main. Le jour où je quitterai la rue d'Alésia...

M^{me} LEMOYNE

Eh bien ?

CLAUDE

Ce ne sera pas pour aller avenue Marceau.

M^{me} LEMOYNE

Mon cher enfant, je n'ai pas de conseil à te donner, mais je ne comprends pas que tu n'aies pas le désir d'avoir affaire à un auditoire plus digne de toi.

CLAUDE

Il ne s'agit pas d'auditoire.

M^{me} LEMOYNE

Je ne suis pas la seule à trouver qu'avec ton éloquence...

CLAUDE

Je ne suis pas un conférencier.

M^{me} LEMOYNE

Ton pauvre papa disait toujours : « Notre place est là où nous pouvons rendre le plus de services. »

CLAUDE

D'accord.

M^{me} LEMOYNE

Madame Hourseau me répétait encore tout à l'heure, que bien des personnes qui seraient heureuses de t'entendre sont effrayées par la distance.

CLAUDE

Il y a des tramways, et le métro est à cinq minutes...

M^{me} LEMOYNE

Des personnes à qui tu pourrais faire du bien, des intellectuels. (*Mouvement de Claude.*) Ce n'est pourtant pas à moi à t'apprendre combien la vie de Paris est absorbante.

CLAUDE

Le temps de ces gens-là est trop précieux. (*Bruit-*

quement.) D'ailleurs, j'aurai peut-être bientôt une nouvelle à t'annoncer, une vraie.

M^{me} LEMOYNE, avec exaltation

Tu te remets à ta thèse sur Melanchthon... Claude, quel bonheur !

CLAUDE

Il n'est pas question de ça...

M^{me} LEMOYNE

C'est dommage !

CLAUDE

Il s'agit de mon ministère. Comme je suis malheureusement beaucoup moins sûr que toi de mes dons évangéliques, ou même...

(Il s'arrête.)

M^{me} LEMOYNE

Mais qu'est-ce que tu dis ?

CLAUDE, comme à lui-même

J'en ai assez, j'en ai assez...

M^{me} LEMOYNE

J'ai vraiment peur que Francis ne t'ait pas bien examiné.

CLAUDE

Ça c'est un peu trop commode... d'ailleurs, oui, tu as raison, je suis malade, mortellement malade.

M^{me} LEMOYNE

Mon Dieu !

CLAUDE

Rassure-toi, ce n'est que ma conscience qui est malade.

M^{me} LEMOYNE

Tu m'as fait une de ces peurs, Claude... moi qui étouffe encore si facilement !

CLAUDE

Que je crève de tristesse et de dégoût de moi-même, qu'est-ce que ça peut faire, du moment que je digère bien... Tiens, à l'instant, je viens de mentir ignoblement, tu m'entends.

M^{me} LEMOYNE

Je suis bien sûre que ce n'est qu'une façon de parler.

CLAUDE

C'est ça, verse-moi de la bonne tisane toute chaude, toute fade, comme lorsque j'avais dix ans... Oh ! maman, je t'en veux, à toi aussi.

M^{me} LEMOYNE

Tu as mené la vie d'un grand chrétien.

CLAUDE

Il aurait fallu d'abord mener celle d'un homme, et je ne suis pas un homme ; je n'ai pas seulement su aimer comme un homme — haïr comme un homme.

M^{me} LEMOYNE

Haïr ?

CLAUDE

Oui, oui, haïr aussi... Je ne suis rien, je ne suis rien.

(Il s'effondre dans un fauteuil.)

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE, qui a entr'ouvert la porte

Que se passe-t-il ?

M^{me} LEMOYNE

Il est tout à fait malade. Il faut absolument consulter. Vous devriez me laisser l'emmener à Lausanne. Nous avons de très bons spécialistes...

EDMÉE

De quoi ?

M^{me} LEMOYNE

De tout, de tout...

CLAUDE, rudement

Qu'est-ce que vous complotez là toutes les deux ? Ah oui, vous pouvez me regarder... Je suis votre œuvre.

ACTE IV

Même décor qu'au Premier Acte.

SCÈNE I

OSMONDE, EDMÉE, puis FÉLICIE

(Osmonde est assis et lit ; de temps en temps elle jette un regard sur sa mère qui est assise, elle aussi, en toilette de ville, l'air désespéré, et n'a plus même enlevé son chapeau.)

OSMONDE

Tu ressors ?

EDMÉE

Non

OSMONDE

Alors pourquoi n'enlèves-tu pas ton chapeau ?
(Edmée ôte lentement son chapeau. Un silence.) Tu as l'intention de le garder longtemps sur tes genoux ? *(On frappe à la porte.)* Entrez. Qu'est-ce que vous voulez, Félicie ?

FÉLICIE, *entrant*

Madame n'a rien commandé pour le dîner.

EDMÉE

Faites ce que vous voudrez.

FÉLICIE

Oh ! mais moi je ne sais pas ; c'est à Madame de dire.

EDMÉE

Eh bien, la même chose qu'hier.

FÉLICIE

Et le pensionnaire qui est déjà venu me dire ce matin qu'il ne supportait pas les épinards !

OSMONDE

Il ne faut pas dire « le pensionnaire », Félicie... Vous n'avez pas à recevoir d'observations de ce Monsieur ; s'il n'est pas content, c'est à Madame qu'il doit se plaindre. Comprenez-vous ?

FÉLICIE

C'est ce que j'ai répondu. Il dit que Madame l'intimide, est-ce que je sais ?

OSMONDE

Allez, Félicie.

FÉLICIE

Alors, c'est dit ? Je ferai la même chose qu'hier. Faudra pas se plaindre que c'est toujours pareil.

(Elle sort.)

SCÈNE II

EDMÉE, OSMONDE

(Un silence.)

OSMONDE, *sans lever la tête*

Est-ce qu'il est mort ?

EDMÉE

Qu'est-ce que tu dis ?

OSMONDE

Je demande s'il est mort.

EDMÉE

De qui parles-tu ?

OSMONDE

Eh bien ! de lui... du Monsieur de l'autre jour.

EDMÉE

Osmonde !

OSMONDE

Je ne sais pas, moi, tu comprends ; je n'ai pas l'habitude de te voir aussi... déprimée.

EDMÉE

Alors ton père t'a appris...

OSMONDE

Il faut croire.

EDMÉE

Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il t'avait parlé ?
Quand cela s'est-il passé ?

OSMONDE

Il y a deux jours.

EDMÉE

Et toi, tu n'as même pas...

OSMONDE

Je ne sais vraiment pas ce qu'on dit en pareil cas, je suppose qu'il y a des formules, mais celles-là, tu ne me les as pas enseignées.

EDMÉE

Tu n'as pas de cœur.

OSMONDE

Ce n'est pas nouveau.

EDMÉE

Généreux comme il est, je suis bien sûre que ton père...

OSMONDE

Il s'est borné à m'instruire d'un fait qui se passe de commentaire.

EDMÉE

Ferme ton livre s'il te plaît.

OSMONDE

Si ça te fait plaisir.

(Elle ferme son livre, se retourne vers sa mère et la regarde, le coude appuyé à la table.)

EDMÉE

Je n'ai pas à entrer dans les détails.

OSMONDE

Je te ferai d'ailleurs remarquer que je ne t'ai rien demandé.

EDMÉE

Mais ce que tu peux te dire, c'est que trois êtres ont mortellement souffert les uns par les autres, sans que ce soit peut-être la faute d'aucun d'eux, et que ce n'est pas fini. Tu entends ce que je dis ?

OSMONDE

Naturellement, mais je ne vois pas en quoi tout ça me regarde.

EDMÉE

Quelqu'un de jeune comme toi, quelqu'un qui a la vie devant soi...

OSMONDE

Oh !

EDMÉE

Devrait avoir le désir d'apporter un peu de réconfort à... ces malheureux.

OSMONDE

Je ne saisis pas.

EDMÉE

Cette personne dont tu parlais...

OSMONDE

Le monsieur de l'autre jour ?

EDMÉE

Elle n'a plus que très peu de temps à vivre.

OSMONDE, froidement

C'est très triste.

EDMÉE

Mais enfin tu sais qui c'est ? C'est toi...

OSMONDE

Et alors ?

EDMÉE

Il n'a auprès de lui qu'une garde salariée...

(Ses épaules sont secouées par une espèce de sanglot convulsif.)

OSMONDE

Écoute, maman je te rappelle que le petit Junod peut entrer d'un instant à l'autre ; s'il voit cette figure...

EDMÉE

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

OSMONDE

Ah ! je croyais qu'en toutes circonstances il fallait « se tenir ».

EDMÉE

A ton âge on ne se doute même pas de ce que peut être une certaine solitude ; quand on n'est plus jeune, quand on est malade et qu'il n'y a peut-être pas dans tout le passé un seul souvenir heureux auquel on puisse se reporter...

OSMONDE

Ah ? ce monsieur n'a pas de souvenirs agréables ?

EDMÉE

Ça lui ferait tant de bien si tu voulais aller lui tenir compagnie de temps en temps. Moi je ne peux rien pour lui, il dit même que je lui fais du mal.

(Elle a peine à se contenir. On frappe à la porte.)

OSMONDE

Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE III

LES MÊMES, FRED

FRED

Je vous demande pardon, Mademoiselle, je ne voudrais surtout pas déranger. Ça n'a vraiment aucune importance... c'était seulement pour dire... je ne sais pas si vous savez que j'ai eu de l'entérite quand j'étais enfant.

OSMONDE

Non, nous ne savions pas.

FRED

Oui, naturellement ; et alors il m'en est resté... Enfin il y a certains légumes que je ne... alors, comme en passant devant la cuisine, j'ai cru sentir...

OSMONDE

C'est bien, on vous fera un œuf.

FRED

Merci, Mademoiselle. J'espère que ça ne dérangera pas trop ; je m'excuse, mais c'est ma mère qui m'a tellement recommandé... Du reste, dans la famille, nous avons tous les intestins délicats.

OSMONDE

Oui, oui, au revoir.

(Fred sort.)

SCÈNE IV

EDMÉE, OSMONDE

OSMONDE

Maintenant je t'avoue que je suis très étonnée de ce que tu me demandes. A supposer même que je trouve une heure par ci, par là pour aller faire la lecture à ce monsieur, je ne vois pas très bien quels sujets de conversation nous pourrions avoir ; je m'en voudrais de réveiller des souvenirs pénibles, et puisqu'il n'en a pas d'autres...

EDMÉE

Ce ton de persiflage est atroce. Tu es un monstre.

OSMONDE

Tu ne m'as pas laissé finir ma phrase. Il serait élémentaire de demander à papa ce qu'il pense de ces visites.

EDMÉE

Ton père est la bonté même.

OSMONDE

Il est encore excessivement ébranlé.

EDMÉE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

OSMONDE

On ne fait pas impunément une pareille découverte.

EDMÉE

Quelle découverte ? enfin qu'est-ce que tu t'imagines ? Il y a dix-neuf ans qu'il sait à quoi s'en tenir.

OSMONDE

Ah ? *(Un silence.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, FRED

FRED, entr'ouvrant la porte

Mademoiselle, je voulais simplement dire que si on a par hasard la bonté de me faire un œuf, il vaudra peut-être mieux qu'il ne soit pas à la coque, parce que j'ai cru remarquer qu'à Paris... Mais naturellement, ce sera comme vous voudrez. *(Découvrant Edmée.)* Oh ! est-ce que madame Lemoyne est souffrante ? je suis désolé...

OSMONDE

Ma mère a une forte névralgie. Maman, il me semble que tu devrais aller t'étendre un instant.

FRED

Si j'osais... peut-être qu'un cachet soulagerait madame votre mère, j'ai une petite pharmacie de voyage assez bien garnie...

EDMÉE

Merci, monsieur, vous êtes bien aimable. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI

FRED, OSMONDE

FRED

J'ai peur que ce ne soit moi qui fasse partir madame Lemoyne... J'ai dû vous paraître si ridicule avec mes épinards et mon œuf à la coque. Je suis sûr que vous allez croire que je ne m'intéresse qu'à la nourriture. Mais c'est tout le contraire ; maman pourra vous dire que je ne sais jamais ce que je mange. C'est vrai, je n'ai aucune exigence, du reste à la maison tout le monde me considère comme un intellectuel.

OSMONDE

Je vois.

FRED

Si j'attachais de l'importance à ces choses-là, je ne serais pas venu loger chez vos parents. Parce que des gens supérieurs comme eux mangent n'importe comment... Je tenais à vous expliquer, parce que je serais tout à fait désolé si vous deviez rester sur cette impression. C'est si important une première impression. C'est vrai que ce n'est pas la première fois que les circonstances nous rapprochent. Vous vous rappelez

l'été que vous avez passé à Évilard à la pension des Soldanelles. J'étais à l'hôtel des Cyclamens avec mes cousins du Locle... Vous aviez un coup de raquette épatant. Nous avons même fait une fois un single, si vous vous rappelez. Et puis il y a eu une petite fête à la pension ; vous avez chanté une petite machine : c'était chic. Moi, du reste, la musique me fait un effet ! L'air m'est toujours resté ; s'il y avait un piano, je vous le jouerais.

OSMONDE

Vous avez une excellente mémoire qui doit beaucoup vous aider dans vos études.

FRED

Encore assez. Mais il y a des choses qui ne sont pas commodes. Aujourd'hui on vous demande tellement d'érudition et de philologie et des tas de bazars : on n'en sort plus. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je trouve que tout ça ne devrait pas être nécessaire. Ce qu'il faut, surtout, c'est avoir de la foi. Moi, je n'ai pas à me plaindre, je peux dire que j'ai énormément de foi, énormément.

OSMONDE

Mes félicitations.

FRED

Oh ! il n'y a pas de quoi. C'est ma nature.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CLAUDE

CLAUDE, à Fred

Bonjour, Fred.

FRED, rougissant

Bonjour, monsieur, je m'excuse de déranger, j'étais venu demander un renseignement à Mademoiselle Osmonde.

CLAUDE

Il n'y a pas de mal.

(Fred sort.)

OSMONDE

Voilà : c'est probablement sur un numéro de ce genre que j'aurais eu le bonheur de tomber, si... Tu m'excuses, papa ?

(Elle s'installe à la table et écrit.)

CLAUDE

A qui écris-tu ?

OSMONDE

Je te dirai ça dans une seconde... *(Elle ferme la lettre et va à la porte.)* Félicie !

FÉLICIE, à la cantonade

Mademoiselle...

OSMONDE

Portez ça immédiatement chez M. Mégal.

FÉLICIE, entre et prend la lettre

Bien, mademoiselle. *(Elle sort.)*

CLAUDE

Qu'est-ce que ça veut dire ?

OSMONDE

Maintenant, dis-moi, papa, je viens de découvrir... pourquoi m'as-tu laissé croire que tu venais seulement d'apprendre la vérité ? Je ne comprends pas très bien, et je t'avoue que je ne trouve pas ça chic de ta part. Moi qui espérais que nous serions plus en confiance dorénavant...

CLAUDE, bas, sans la regarder

C'est par lâcheté que je t'ai menti.

OSMONDE

Comment ?

CLAUDE

L'idée que tu ferais certaines réflexions.

OSMONDE

Quelles réflexions ? *(Un silence. Osmonde l'examine.)*

CLAUDE, très bas

Des réflexions humiliantes pour moi...

OSMONDE

Alors j'avais compris.

CLAUDE

Où est ta mère ?

OSMONDE

Elle est sur son lit.

CLAUDE

Elle est malade ? *(Geste évasif d'Osmonde.)* Qu'est-ce qu'elle a ?

OSMONDE

Elle m'a l'air assez démoralisée.

CLAUDE

Vous avez parlé de cela ?

OSMONDE

Quelques mots.

CLAUDE, durement

Je te l'avais pourtant défendu.

OSMONDE

C'est elle qui m'a entreprise au sujet de ce Monsieur. Elle me demande d'aller lui tenir compagnie de temps en temps.

CLAUDE, violent

Tu n'iras pas.

OSMONDE

Je n'ai pas l'intention d'y aller.

CLAUDE

Je te l'interdis, c'est bien simple.

OSMONDE

Tu peux t'épargner cette peine.

CLAUDE

Et si par hasard il se permet de revenir...

OSMONDE

C'est peu vraisemblable.

CLAUDE

Il ne manquerait plus que ça que tu ailles chez lui sans mon autorisation !

OSMONDE

Mais, papa, je ne sais pas ce qui te prend.

CLAUDE

C'est qu'après tout ce qui s'est passé tu pourrais croire, je ne sais pas, moi... mais c'est fini, je te le garantis.

OSMONDE

Qu'est-ce qui est fini ?

CLAUDE

Je me suis assez humilié. Ah ! faire mal à quelqu'un !

OSMONDE

Tu ne pourrais pas.

CLAUDE

Oh si, maintenant, je saurais... Jeter quelqu'un dehors... taper dessus.

OSMONDE

Ça ne te ferait aucun plaisir.

CLAUDE, d'une voix changée

Voilà où j'en suis. Moi. C'est comme si j'avais bu de l'alcool... ah ! c'est effrayant. Depuis deux jours. Tous les sentiments que je n'avais jamais eus, tous les

mots que je n'avais jamais dits... Si tu avais entendu tout à l'heure les phrases que je prononçais presque à haute voix. Dis-moi que ça va passer... Mais non, je ne suis même pas sûr d'avoir envie que ça passe.

OSMONDE

Tu es hors de toi, c'est visible. Mais c'est un accès qui ne durera pas.

CLAUDE

Oui.

OSMONDE

D'ailleurs, il y a des moments où tu es tout à fait calme, c'est seulement quand tu es seul...

CLAUDE

Ce sont comme des bouffées qui montent je ne sais pas d'où.

OSMONDE

Tu vois bien, tu es de nouveau tout à fait tranquille.

CLAUDE

Tu me parles comme à un malade.

FÉLICIE, au dehors

C'est monsieur Mégal qui demande s'il peut parler à mademoiselle.

CLAUDE

Comment ?

OSMONDE

Faites entrer M. Mégal.

CLAUDE

C'est toi qui lui as dit de venir ?

OSMONDE

Oui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MÉGAL

MÉGAL, *s'inclinant*

Monsieur. Mademoiselle...

OSMONDE

Je suis heureuse que mon père assiste à notre conversation. Vous m'avez dit que vous cherchiez quelqu'un qui pût s'occuper complètement d'Yvonne et de Suzanne. Eh bien ! je viens vous offrir de me consacrer à elles...

MÉGAL

Mademoiselle, je suis plus touché que je ne puis

dire de votre proposition ; mais c'est impossible... d'abord vous n'avez pas le temps.

CLAUDE

Je ne comprends pas que tu aies dérangé M. Mégal pour une pareille absurdité.

OSMONDE

J'ai tout mon temps libre, et j'ai besoin d'une tâche qui m'absorbe complètement. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est d'accepter la proposition que je vous fais.

MÉGAL

Mais enfin, mademoiselle, je ne sais pas si vous avez réfléchi que je m'apprête à quitter Paris pour plusieurs mois.

OSMONDE

Vous me l'avez dit.

MÉGAL

Vos parents...

CLAUDE

Monsieur, je vous sais gré de comprendre que c'est en effet complètement impossible. Je ne conçois pas comment cette idée a pu seulement traverser l'esprit de ma fille.

OSMONDE, à *Mégal*

Réfléchissez.

MÉGAL

Mademoiselle, j'estime que... je n'ai pas le droit d'accepter.

OSMONDE

Pourquoi pas le droit ?

MÉGAL

Ce serait abuser de l'affection même que vous avez témoignée à mes enfants. Je croirais commettre une mauvaise action.

OSMONDE

Vis-à-vis de mes parents ?

MÉGAL, *profondément troublé*

Pas seulement vis-à-vis de vos parents.

CLAUDE, *lui tendant la main*

Monsieur, vous êtes un galant homme, mais vous estimerez comme moi qu'il n'y a pas lieu de prolonger cette conversation. Quand j'aurai fait valoir mes raisons à ma fille...

OSMONDE

Je les connais.

CLAUDE

Vous pouvez voir que ma fille n'est pas en ce moment dans son état normal.

MÉGAL, à *Claude*

Je ne puis vous dire combien j'aurais voulu pouvoir accepter cette offre si généreuse... c'est plus qu'un regret. (*Sa voix s'étrangle.*) C'est une sorte de déchirement... je...

OSMONDE, à *Claude*

C'est extrêmement simple. Si tu ne me laisses pas libre d'agir à ma guise, j'irai m'installer au chevet... du malade dont nous parlions tout à l'heure, et je ne le quitterai pas avant la fin. (*A Mégal.*) Il s'agit d'un parent auquel je me consacrerai, si vous refusez ma proposition.

CLAUDE, à *Mégal*

Monsieur, je vous supplie de me laisser avec elle. Personne ne peut savoir ce que je souffre.

OSMONDE, à *Mégal*

A tout à l'heure.

MÉGAL, à *Claude avec une sorte de commisération*

Monsieur, du fond du cœur, je vous...

(*Il lui serre la main et sort.*)

SCÈNE IX

CLAUDE, OSMONDE

OSMONDE

Choisis.

CLAUDE

Je n'ai pas à choisir. Tu restes ici.

OSMONDE

En aucun cas je ne resterai ici.

CLAUDE

Prends garde.

OSMONDE

J'ai beau faire : tes menaces...

CLAUDE

Mais qui es-tu donc ?

OSMONDE

Je ne suis pas ta fille... Va, rappelle-toi qu'au fond on ne gagne jamais grand'chose à retenir les gens malgré eux.

CLAUDE

Si c'est de ta mère que tu parles, il y a eu un jour où elle m'a supplié de ne pas la chasser.

OSMONDE

Alors, que te reproches-tu ?

CLAUDE

Le lendemain elle me suppliait de lui rendre sa liberté.

(Osmonde a un léger mouvement d'épaules méprisant.)

OSMONDE

Moi, je sais parfaitement ce que je veux.

CLAUDE

Je ne te laisserai pas te jeter dans les bras de cet homme.

OSMONDE

Tu ne peux rien empêcher.

CLAUDE

Ta grand'mère t'emmènera en Suisse.

OSMONDE

Enfin, raisonnons.

CLAUDE

Ta mère n'avait pas ce sang-froid monstrueux.

OSMONDE

Domage pour elle et probablement pour tout le monde ici. Voilà un homme jeune, robuste, enchaîné à une folle... Il m'aime, et je l'aime aussi. Entre lui et moi il n'y a qu'une convention, un mensonge, dont nous ne sommes dupes ni l'un ni l'autre. Si par pure lâcheté je me dérobe, il n'est pas difficile de deviner sur quelles consolations dégradantes il se rabattra.

CLAUDE

Tu ne te fais pas d'illusions...

OSMONDE

Aucune illusion ; si je peux le sauver de cette honte...

CLAUDE

Tu n'es qu'une enfant pervertie.

OSMONDE

Je vois que tes principes tiennent bon, c'est très heureux.

CLAUDE

C'est comme si ta conscience était abolie...

OSMONDE

La conscience... tu m'avoueras que ses oracles sont sujets à caution. Je me trompe peut-être, mais ton exemple même...

CLAUDE

Voilà la leçon que tu tires de ma vie.

OSMONDE

Moi je trouve que l'essentiel c'est de ne pas s'en laisser accroire... je veux dire...

CLAUDE

Et tu t'imagines que tu ne te leurras pas quand tu prétends que c'est par charité, par bonté d'âme que tu te livres à cet homme ?

OSMONDE

Je n'ai rien dit de pareil... Il est trop clair que s'il ne me plaisait pas... Je te fais simplement remarquer que même si on croit à la vertu, à l'amour du prochain, à tout le bazar, comme dit Fred, eh bien ! ma résolution se justifie encore très bien. Prends-la par ce bout si l'autre te brûle les doigts. Après tout, je vais fonder une espèce de foyer moi aussi ; évidemment, tu ne seras pas invité à le bénir, mais en somme... Mon pauvre papa, tu me fais penser à ces gens de la pension d'Évilard qui allaient regarder les Alpes tous les matins à travers les vitres colorées de la véranda... vu ainsi, le paysage leur paraissait bien plus beau, mais en même temps, ils regrettaient que ce ne fût pas un effet naturel ; ils discutaient là-dessus à perte de vue, ils n'arrivaient jamais à se mettre d'accord avec eux-mêmes. Tu es comme eux, tu ne sais pas ce que tu

préfères, et tu te rends malheureux. La grande différence entre nous, vois-tu, c'est que je n'arrive plus à prendre tout cela au sérieux. C'est peut-être que j'ai trop entendu pérorer autour de moi sur nos devoirs, sur notre dette envers Dieu. Quand on a entendu parler de son âme tous les dimanches de dix à onze, sans compter les prières quotidiennes... Il y a certains mots, certaines idées... je ne sais pas, il me semble qu'il faudrait sentir une espèce de frisson, une espèce de vertige chaque fois qu'on les prononce devant vous. Eh bien, non ! Ton sermon du dimanche, c'est un peu comme les comptes de cuisine. Je crois que si ce n'était pas une sorte de routine même pour toi, si j'avais eu près de moi quelqu'un qui vécût dans la terreur ou dans l'éblouissement... Mais une religion comme la tienne, en somme, ça ne change rien à rien. C'est une toile de fond, rien de plus. Du reste, le Bon Samaritain qui est là, il te ressemble, mais à un point !... Il ne faut pas me regarder de cet air misérable, papa ; c'est du chantage, ce n'est pas digne de toi.

CLAUDE

Si tu pars, il ne me restera rien.

OSMONDE

Mais ce serait pire si je restais. La vie à trois maintenant... Après ce que nous nous sommes dit... Pour pouvoir vivre ensemble il faut tout de même garder un minimum d'illusions les uns sur les autres. Et

puis, songe que je vais avoir une belle tâche à remplir. Remplacer la maman qui ne reviendra jamais. Voyons ! Pense à cela. Les verres de couleur ont du bon, après tout. Il ne faut pas avoir honte d'en user.

(Un silence.)

SCÈNE X

LES MÊMES, EDMÉE

EDMÉE, *on la sent chancelante*

Qui était là tout à l'heure ?

OSMONDE

M. Mégal est venu un instant.

EDMÉE

Qui lui a permis de venir ici ?

OSMONDE

J'avais à lui parler en présence de papa.

EDMÉE, *à Claude*

Alors tu étais là ?

CLAUDE

Oui.

EDMÉE

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

OSMONDE

Une décision a été prise en ton absence. Je suis toute prête à t'en faire part, mais je te préviens que je me refuse à la laisser remettre en question.

EDMÉE

Tu te refuses ?

OSMONDE

Absolument. M. Mégal veut bien de moi comme institutrice, pour ses enfants.

CLAUDE, *à mi-voix*

Ce n'est même pas vrai.

OSMONDE

Je me charge de le convertir.

EDMÉE, *à Claude*

Tu la laisses faire ? Alors voilà ton autorité sur elle...

CLAUDE, *avec une violence soudaine*

Je n'ai aucune autorité sur la fille de M. Sandier. Je constate simplement qu'elle est digne de sa mère et qu'elle suit son exemple.

EDMÉE

Claude !

CLAUDE

Maintenant, écoute-moi, Edmée, c'est probablement la dernière fois que j'aurai l'occasion de te faire connaître ma façon de penser ; car je ne me soucie pas de te disputer plus longtemps à l'intéressante victime sur laquelle tu t'attendris depuis quelques jours.

EDMÉE

Quoi ? tu me chasses ?

CLAUDE

J'aurais scrupule à priver plus longtemps ce mourant des bons soins que tu brûles de lui prodiguer.

OSMONDE

Papa, tu as de nouveau ta figure de tout à l'heure ; tu n'es pas maître de toi.

CLAUDE, *brutalement*

Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? si tu allais t'entendre avec cet individu au sujet des conditions ?

OSMONDE

Des conditions ?

CLAUDE

A moins que tu ne croies qu'il compte te prendre au pair ?

OSMONDE, *avec une douceur insultante*

Ça ne fait rien, je ne t'en veux pas. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI

CLAUDE, EDMÉE

EDMÉE

Claude. empêche-la !

CLAUDE

A toi d'user de ton influence.

EDMÉE

Empêche-la.

CLAUDE

A partir d'aujourd'hui je me désintéresse de ta fille et de toi-même.

EDMÉE

Tu es cruel !

CLAUDE

Un des rares reproches que tu ne m'avais pas encore adressés.

EDMÉE

Rappelle-toi que tu m'avais pardonné.

CLAUDE

Elle a dit ça sérieusement... alors tu ne te rends pas compte que ce seul mot de pardon à présent... oh ! et puis non, assez. Ces explications me donnent la nausée.

EDMÉE

A moi aussi, je t'assure.

CLAUDE

Ce que je t'ai dit tout à l'heure était absolument sincère. Maintenant qu'elle nous quitte, il n'y a pas de raison pour que nous continuions à vivre ensemble. Tu as, paraît-il, de grands devoirs envers quelqu'un d'autre. Tu pourras les remplir en conscience désormais. Quant à moi, il est probable que je quitterai le pastorat.

EDMÉE, *avec un brusque effroi*

Ce n'est pas vrai.

CLAUDE

Le peu de forces que je croyais posséder encore, je sens que je l'ai perdu.

EDMÉE

La foi ne peut pas te manquer ainsi tout d'un coup, ce n'est pas possible.

CLAUDE

Je ne sais pas, la foi véritable ne m'a peut-être jamais été donnée.

EDMÉE

La foi véritable... rappelle-toi pourtant, quand nous nous sommes fiancés, la façon dont tu parlais de la vie, le ton dont tu disais certains mots... tu étais sincère.

CLAUDE

J'étais sincère, j'étais heureux.

EDMÉE

Tes yeux brillaient, il me semble quelquefois que c'est à cause de ce regard que je t'ai épousé... Autour de moi, personne ne parlait comme toi, et ils avaient tous des figures ternes. Toi, quand tu disais ces mots-là, rien qu'à l'accent avec lequel tu les prononçais... c'était comme un monde que tu m'ouvrais.

CLAUDE

Et la petite m'avouait il n'y a pas dix minutes que ces mêmes phrases trop souvent répétées l'avaient éloignée de la foi.

EDMÉE

Ce n'étaient pas les mêmes ; elles étaient neuves alors, elles étaient intactes.

CLAUDE

Je t'ouvrais un monde ? qu'est-ce que c'était que ce monde ?

EDMÉE

Je ne sais pas.

CLAUDE

Rappelle-toi ce qui a suivi. Les premiers mois de notre mariage. Ces doutes qui m'ont assiégé. Les grandes promenades que tu faisais toute seule et d'où tu revenais fatiguée, sombre, le visage barré. A tout ce que je disais tu ne répondais que par des monosyllabes, et je t'en voulais.

EDMÉE

Tu ne me le disais pas.

CLAUDE

Est-ce que je t'aimais dans ce temps-là ? et toi, m'aimais-tu ? nous ne nous le rappelons pas, nous ne l'avons peut-être jamais su. *(Un silence.)* C'est sur la foi d'un regard ou d'une intonation que tu as engagé ta vie. Un regard qui promettait... quoi ? cette promesse mystérieuse n'a pas été tenue, et voilà toute l'histoire de notre vie commune... Et lorsque je pense à Dieu, c'est pareil. J'ai cru quelquefois qu'il me parlait, et ce n'était peut-être qu'une exaltation menteuse. Qui suis-je ? Quand je cherche à me saisir, je m'échappe

à moi-même. Il y a un instant je croyais te détester, il me semblait que j'avais envie de te meurtrir, de te chasser, de te piétiner... Voilà que c'est passé... Il a de la chance, tu ne trouves pas ?

EDMÉE

De qui parles-tu ?

CLAUDE

De... lui.

EDMÉE

Pourquoi a-t-il de la chance, Claude ?

CLAUDE

Parce qu'il aura bientôt fini

EDMÉE

La mort ne t'effraye pas ?

CLAUDE

Non, je ne crois pas... C'est tout de même la seule chance de l'homme. Même si ce n'est pas une porte qui s'ouvre.

EDMÉE

Tu es plus brave que moi.

CLAUDE

Tu as peur d'être jugée ?

EDMÉE

Oui... je ne sais pas...

CLAUDE

Et moi au contraire... Être connu tel qu'on est... ou alors dormir.

EDMÉE

Pourquoi souris-tu ? à quoi penses-tu ?

CLAUDE

Tu te rappelles au-dessus de Saint-Loup, cet endroit où le sol s'affaisse brusquement... Il y a une grande cassure verte au fond de laquelle coule la Ravenouze. Quand il fait clair on aperçoit les Trois Becs tout au bout de la vallée. On irait là un soir après dîner comme dans les tout premiers temps, et puis...

EDMÉE, avec effroi

Non, non, je ne veux pas...

FÉLICIE, à la cantonade

Mais non, mademoiselle, je vais prévenir M. le Pasteur.

(Elle entre.)

CLAUDE

Qu'est-ce que c'est, Félicie ?

FÉLICIE

C'est Mademoiselle Aubonneau avec le petit René, qu'elle m'a dit.

CLAUDE

Pourquoi avez-vous dit que j'étais là ?

FÉLICIE

Eh bien, est-ce que vous n'y êtes pas ? *(Claude et Edmée se regardent.)* Si vous voulez entrer, Mademoiselle ?

SCÈNE XII

LES MÊMES, M^{lle} AUBONNEAU, LE PETIT RENÉ

M^{lle} AUBONNEAU

Bonjour, madame ; bonjour, monsieur le Pasteur, je m'excuse de venir à une pareille heure ; mais c'est le jour de sortie de René, et nous avons fait des courses tout l'après-midi.

CLAUDE

Mais c'est très aimable, au contraire.

M^{lle} AUBONNEAU

Nous tenions d'autant plus à venir aujourd'hui, que c'est l'anniversaire de votre mariage.

EDMÉE

Vingt et un décembre, c'est vrai... c'est vrai.

M^{lle} AUBONNEAU, à René

Eh bien, tu pourrais donner ton bouquet à M^{me} Le-moyne. S'il est permis d'être empoté à ce point-là !

(René donne le bouquet à Edmée.)

EDMÉE

C'est beaucoup trop gentil.

CLAUDE

Oui, c'est vraiment...

M^{lle} AUBONNEAU

C'est bien la moindre des choses, quand je pense à tout ce que nous vous devons... Sa mère *(elle montre René)* m'a chargée de vous souhaiter le bonjour.

CLAUDE

Comment va-t-elle ?

M^{lle} AUBONNEAU

C'est toujours à peu près, mais elle ne se plaint pas ;

et puis, comme elle dit : « Sans monsieur et madame Lemoyne, le bon Dieu seul sait où je serais. »

EDMÉE

Comment ?

M^{lle} AUBONNEAU

Eh bien ! vous ne vous rappelez pas que c'est vous qui l'avez fait entrer rue Michel-Bizot ?

CLAUDE

C'est vrai, elle est là-bas, maintenant.

M^{lle} AUBONNEAU

Chez les diaconesses de la rue Michel-Bizot. Comme elle dit : « Tout le monde est très gentil pour moi. »

CLAUDE

Tant mieux.

M^{lle} AUBONNEAU

Et elle m'a bien chargée de vous dire qu'elle prie beaucoup pour vous, Monsieur le Pasteur, bien que vous n'avez sûrement guère besoin de ses prières, et aussi pour madame Lemoyne, et pour mademoiselle Osmonde.

CLAUDE

Merci, merci.

M^{lle} AUBONNEAU

Comme nous disons toujours, des pasteurs comme vous, ça ne court pas les rues.

LE PETIT RENÉ

Est-ce que je pourrais souhaiter la bonne année à ma marraine ?

M^{lle} AUBONNEAU

Parce qu'il ira chez ma mère, en Charente, pour le nouvel an.

EDMÉE

C'est vrai ; j'oubliais qu'Osmonde est sa marraine..

(Elle va au fond et appelle : Osmonde ! Osmonde !)

OSMONDE, à la cantonade

Qu'est-ce que c'est ?

EDMÉE

Ton filleul est là ; il voudrait te dire bonjour... Le petit René Aubonneau...

M^{lle} AUBONNEAU

Non, lui, c'est Ferrandon, le nom de mon beau-frère.

EDMÉE

C'est vrai, je vous demande pardon. Le petit Ferrandon, Osmonde.

OSMONDE, *du dehors*

C'est que je suis dans mes emballages.

M^{lle} AUBONNEAU

M^{lle} Osmonde part en voyage ?

EDMÉE

Elle se prépare à prendre une situation.

M^{lle} AUBONNEAU

Elle a toujours été si sérieuse ! et naturellement c'est une situation... quelque chose de tout à fait...

CLAUDE

Une place d'institutrice...

M^{lle} AUBONNEAU

Vraiment ? et je suppose que c'est chez des personnes que vous connaissez...

CLAUDE

C'est chez un monsieur dont la femme a perdu la raison.

M^{lle} AUBONNEAU

Quelle horreur ! c'est qu'aussi on voit des choses...

CLAUDE

Il y a là deux petites filles...

M^{lle} AUBONNEAU

Et naturellement le monsieur est déjà d'un certain âge. Je suis sûre que ce sera une vraie maman pour ces petites chéries.

OSMONDE, *entr'ouvrant la porte*

Voilà, René, si tu veux entrer. Bonjour, Mademoiselle, entrez donc aussi un instant.

M^{lle} AUBONNEAU

Je suis si contente de vous voir.

RENÉ, *en entrant*

Marraine, je vous la souhaite bonne et heureuse.

(Claude et Edmée restent seuls.)

EDMÉE

Voilà... voilà pour qui il va falloir vivre, à présent.

CLAUDE, *perdu dans ses pensées*

Être connu tel qu'on est...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 23 FÉVRIER 1925
PAR F. PAILLART, A
ABBEVILLE (SOMME)